

A CRONICA

LE JOURNAL DE L'HISTOIRE DU CAP CORSE
EDITE PAR L'ASSOCIATION PETRE SCRITTE

HORS SERIE

N°2

MAI 1994

PRIX : 30 F

EDITORIAL

EDITORIAL EN FORME DE CONTE TRISTE POUR LES
PETITS ET LES GRANDS.

Il était une noble dame portant couronne et blason, arborant dignement quatre siècles d'existence. A l'écart de ses soeurs plus anciennes, plus frustes aussi, elle était la dernière d'une lignée dont elle représentait le plus beau fleuron. Ceux qui l'avaient bâtie n'avaient-ils pas rang illustre? et richesse abondante? assez pour la doter de tous les raffinements de l'époque? Aussi au long des âges elle était demeurée telle qu'à l'origine, préservée des atteintes du temps et des hommes. Personnage historique, témoin irremplaçable d'un savoir-faire conciliant les aises de la vie seigneuriale et les rudes nécessités de la défense contre un ennemi implacable et imprévisible.

Les siècles ont passé. Protectrice délaissée, distante du village dont elle était devenue le symbole... Admirée certes de tous, mais négligée aussi; par ceux-là même qui, ses gardiens tutélaires, auraient dû, à leur tour, veiller à sa protection. Jusqu'à ce jour récent où un moderne condottiere prit en mains son destin.

Fort riche lui aussi, né de grande famille et bien pourvu de bonne éducation, il voulait rendre vie à la Tour isolée dans les vignes, l'amener à nouveau à la fréquentation des hommes, exhiber sa noblesse dans les cercles mondains! La jugeant trop sérieuse, trop austère peut-être, certainement vieux jeu, il entreprit de la mettre au gout du jour: «Lumière, lumière, toujours plus de lumière et le contact direct avec Mère Nature!» Lors, on perça les murs réputés inviolables; on ouvrit une porte pour entrer et sortir aisément, des fenêtres pour que de tout point du dedans l'on jouisse du paysage. Quand même, entendant s'élever les murmures de fidèles émus par pareil toilettage, il renonce à crever sur un flanc deux fines meurtrières qu'il voulait agrandir... Mais ailleurs il tient bon, et l'on perçe à loisir!

De 1592 à 1994 quatre siècles d'Histoire escamotés en quelques jours. Et la Tour «re-lookée» a perdu la Memoire.

À quelques lieues de là en un autre village, qui fut jadis peuplé, actif, prospère, un pur joyau roman faisait l'orgueil de tous. Maison de Dieu, église pievane, Santa Maria Assunta semblait défier le temps et transmettre éternellement le message de la grâce. Or depuis des années, les soins nécessités par l'âge se faisaient plus pressants; sa voûte fissurée faisait craindre le pire. Quelques milliers de francs eussent conjuré le péril, au moins momentanément! Quelques milliers... bien trop pour le village! On réfléchit un temps pour trouver la parade, on fait appel aux bonnes volontés, on cherche... trop longtemps. Un soir de fin avril la nef s'ouvre aux étoiles...

Du XIIème siècle à la fin du XXème huit cents ans de ferveur se sont évanouis. Une ruine de plus à la place d'un trésor.

Jean Pierre Vernet

SOMMAIRE

Page 3 : les orgues du Cap Corse par S. Rubellin.

Page 8 : la préhistoire en Corse, les premières occupations par F. Lorenzi.

Page 10 : l'histoire du Cap Corse par les délibérations des conseils municipaux par A. Poletti.

Page 13 : le docteur François Antonmarchi par F. Paoli.

Page 14 : préhistoire du Cap Corse par J. Magdeleine.

Page 16 : le Cap Corse par L. Saladini.

Page 20 : la société Morsigliaise au XIXème siècle par G. Ravis-Giordani.

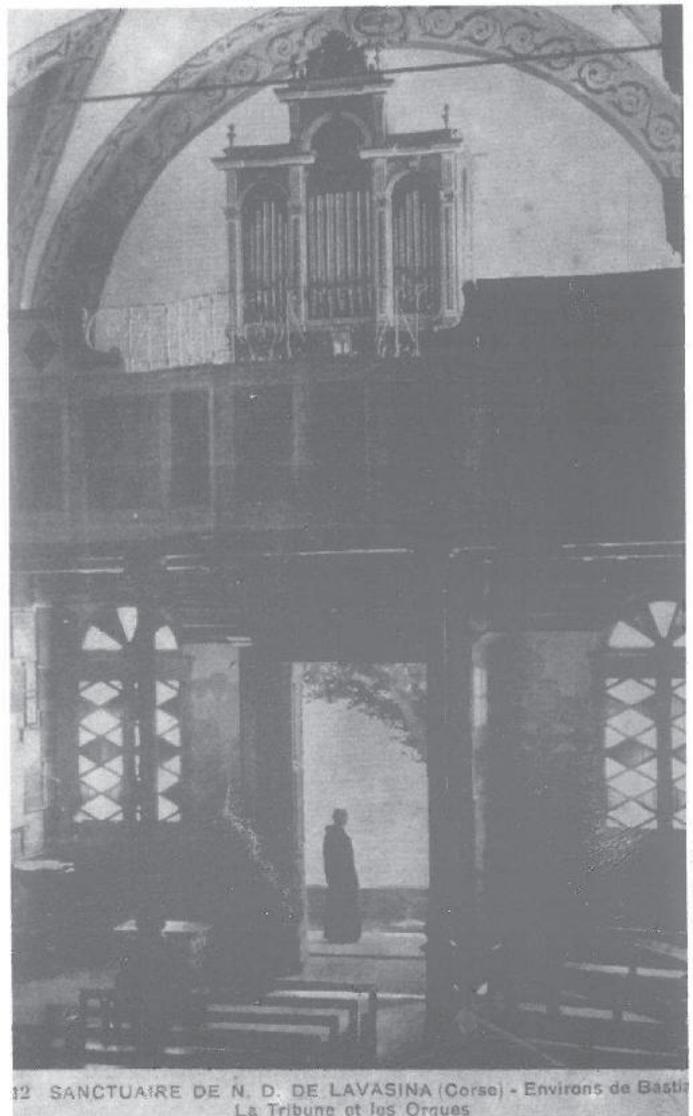
Page 22 : les églises préromanes et romanes du Cap Corse par G. Moracchini - Mazel.



Orgue de l'église paroissiale de Morsiglia



Orgue du couvent de Rogliano
Cliché du Père André Marie



12 SANCTUAIRE DE N. D. DE LAVASINA (Corse) - Environs de Bastia
La Tribune et les Orgues

LES ORGUES DU CAP CORSE

Le nombre des orgues construits en Corse est impressionnant. On peut constater encore aujourd'hui que dans certaines régions, notamment en Balagne, en Castagniccia et dans le Cap, il y a, à peu près un orgue dans chaque village.

Le Cap Corse peut s'enorgueillir non seulement d'abriter certains des plus beaux instruments de l'île, mais aussi d'avoir apporté une contribution majeure aux origines de l'histoire de l'orgue en Corse. En effet, dans l'état actuel des recherches, c'est le Couvent de Morsiglia qui fournit la trace la plus ancienne connue d'un orgue en Corse. Il s'agit d'un orgue régale¹, mentionné dès 1557 dans un inventaire des biens du couvent².

S'il ne reste pas de traces d'orgue dans le Cap datant du XVII^e siècle, les archives révèlent que le couvent de Morsiglia possédait déjà un orgue vers 1600, dont on sait que vers 1640 il était en mauvais état³.

On peut supposer, sans avoir de certitude, que d'autres instruments furent construits ou installés à cette époque. On a beaucoup plus de renseignements sur l'orgue dans le Cap Corse au XVIII^e siècle.

La chapelle du Couvent de Rogliano, aujourd'hui en ruine, abritait un orgue dès 1702⁴. L'église paroissiale du même village commandait en 1761 à Giuseppe Lazari, facteur milanais, un orgue dont on peut encore admirer le buffet et la tribune.

Au XVIII^e le couvent de Canari possédait un orgue, signalé dans l'inventaire des biens du couvent de 1792⁵, dont le buffet fut réutilisé par Don Pietro Saladini en 1861. L'orgue de l'église paroissiale de Nonza, signé Don Pietro Saladini en 1835 possède des éléments d'un orgue plus ancien, probablement celui du couvent, qui devait dater du XVIII^e siècle.

L'orgue de Centuri est signé Luigi De Ferrari, 1835. Mais la récente restauration a révélé que l'ancienne façade et le pédalier proviennent d'un orgue du XVIII^e siècle.

Les archives paroissiales du Cap Corse nous permettent d'apporter quelques précisions sur l'histoire de ces orgues : l'église de Lavasina possédait un orgue dès 1756. Des passagers d'un navire - dont un organiste - ayant subi une tempête en mer, firent vœu d'un tel présent le 4 octobre 1756.

La paroisse de Farinole avait envisagé la commande d'un orgue à Giuseppe Lazari, mais le contrat fut rompu faute d'argent⁶. Une commande postérieure fut adressée à Luigi Tronci le 28 décembre 1785, mais ne fut jamais exécutée⁷.

Enfin, un document photographique, très aimablement communiqué par MM. Raymond Torre et Jean Orsatelli prouve qu'il y avait un orgue au couvent de Pino détruit vers 1950. Cet instrument présentait les caractéristiques d'un orgue du XVIII^e siècle.

Le XIX^e siècle marque un essor dans l'histoire de la facture d'orgue en Corse puisque c'est l'époque où les facteurs viennent s'installer en Corse - les Crudeli tout d'abord, dont on connaît des travaux à partir de 1804. Les deux frères Federico et Giovanni signent dans le Cap Corse deux instruments à Luri, en 1816 et Tomino 1818. Ce sont très probablement eux qui formèrent Don Pietro Saladini de Speloncato, seul grand facteur d'orgue corse de cette période. On doit à Don Pietro deux interventions dans le Cap, à Nonza en 1835 et à Canari en 1861, deux ans avant sa mort. Son frère Anton Domenico, ébéniste, viendra s'y installer en épousant une fille du village.

Les De Ferrari, contemporains des Saladini, sont beaucoup mieux représentés dans le Cap Corse. Arrivée en Corse par la Balagne, cette famille génoise va s'installer très vite à Bastia. Sur les trente instruments des De Ferrari recensés en Corse, onze ont été installés dans le Cap Corse entre 1835 (Centuri) et 1875 (Patrimonio). La fin du XIX^e siècle voit l'arrivée en Corse de la firme Agati Tronci qui livre une quinzaine d'instruments dans l'île. Trois instruments au moins ont été installés dans le Cap Corse à Lavasina (1875), Figarella (1896), Rogliano (1885). Cette facture, pratiquement industrielle, bien que de bonne qualité, a certainement mis à rude épreuve l'activité des petits artisans tels que Antonio de Ferrari ou Gaspard Domini, autre Italien venu s'établir à Feliceto au début du siècle. Deux instruments de sa main ont été installés à Barrettali en 1867 et Cagnano en 1886. Un autre instrument de Gaspard Domini aujourd'hui à Erbalunga était jusque dans les années 70 au Sacré Cœur à Bastia.

Le sort des orgues dans le Cap Corse n'a pas été différent de celui des instruments du reste de l'île, abandonnés la plupart du temps juste après la seconde guerre mondiale faute d'organistes. Mais, depuis les années 1970, un regain d'intérêt a permis la restauration de plusieurs instruments, dont celui de Cagnano, premier orgue à avoir été restauré, par Alain Sals en 1971, avec la collaboration de l'association Renaissance de l'Orgue Corse (R.O.C.).

Au terme d'une étude géographiquement restreinte, on peut constater que les orgues du Cap Corse, au même titre que ceux de Balagne, n'ont pas d'originalité technique et correspondent au schéma de l'orgue italien⁸. Toutefois, il convient de souligner quelques caractères particuliers qui font la richesse du patrimoine cap-corsin.

L'orgue de Poretto est l'un des très rares instruments de village corse de style symphonique français. Il a été commandé à l'entreprise Ch. Michel et Merklin de Lyon. Un tuyau porte l'inscription « Livré le 3 9bre 96 ». Une lettre⁹ atteste l'origine de l'instrument.

«Paroisse de Poretto-Brando. Diocèse d'Ajaccio.

Je soussigné Baptiste Giamarchi desservant de la paroisse de Poretto Brando, Corse, déclare que Mr Chenet, a monté les orgues de notre église paroissiale, qu'il s'est acquitté consciencieusement du travail qui lui a été confié, que nous en sommes très satisfaits et que nous sommes très contents de lui.

En foi de quoi, etc., Poretto-Brando, 8 février, 1897.»

Le curé
B. Giamarchi

L'orgue de Morsiglia semble être le seul ouvrage qui nous reste de Petrus Pirani. On sait de ce facteur romain qu'il fut l'apprenti des Testa et qu'il a construit l'orgue de Santa Lucia del Gonfalone dont les pièces sont aujourd'hui dispersées¹⁰.

Le buffet de l'orgue de Rogliano est à l'heure actuelle le seul en Corse que l'on puisse attribuer avec certitude à Giuseppe Lazari. La date sur le fronton (1761) correspond à celle de l'acte notarié qui précise que ce facteur d'orgue milanais a signé un contrat avec l'architecte et le prieur de la paroisse le 15 mars 1761¹¹.

D'autres exemples permettent d'illustrer la richesse et l'intérêt des orgues du Cap Corse. L'orgue de San Martino di Lota, construit en 1845 par Luigi de Ferrari, possède une grosse caisse et un jeu de clochette installés en 1849 et 1851¹². C'est sans doute le premier exemple connu en Corse de cet accessoire moderniste, sans doute installé par Luigi de Ferrari influencé par l'orgue Serassi de Sainte Marie de Bastia (1844). Le Cap Corse abrite aussi trois des quatre orgues d'église de Gaspard Domini, à Erbalunga, Cagnano et Barrettali, alors que le facteur avait son atelier à Feliceto en Balagne.

Les recherches historiques sur les orgues nous ont permis aussi de rencontrer quelques anecdotes sur les orgues du Cap dont nous rapportons ici les plus marquantes.

Lavasina: la paroisse de Lavasina a abrité plusieurs instruments depuis 1756. Le curé décide de se séparer de l'orgue construit en 1889 et de le remplacer par un instrument plus moderne. L'ancien orgue est alors vendu à la paroisse de Vico. Le curé de Lavasina écrit à ce propos en 1933:

Capannelle-Bastia, 9 Cour .1933

Monsieur le Chanoine,
Par la présente je vous accuse réception de votre lettre du 6 cour. et du Mandat de 5000 frs comme solde restant des Orgues.
Je vous en remercie infiniment et en même temps permettez -moi de vous dire que vous n'avez pas été le plus mal servi dans cette affaires des Orgues. Au moins les vôtres vous donne (sic)un peu de satisfaction; mais celles de Lavasina ne nous en donne (sic)aucune.
On nous a roulé sur toute la ligne.
Que faire ? Patience et résignation.
Je profite de l'occasion pour vous présenter, Monsier le Chanoine, mes vœux et souhaits de bonheur et de sainteté pour les fêtes de la Noël et du ler de l'an.

Votre tout dévoué en N.S.
P. Roch Maestracci

Rogliano: les archives paroissiales de Rogliano relatent une histoire qui a eu lieu en 1925:
Ad memoriam

« Le 15 novembre 1925, le sacristain Dominique Ricoveri ayant refusé d'obéir au Chef de la paroisse M. Le chanoine Paoli, après avoir tout désorganisé et l'orgue et le catafalque et après avoir mis le trouble, aidé par la langue de sa fille Marguerita, a été obligé de démissionner et sa demission a été acceptée.
Heureux M. le Doyen d'être débarrassé d'une personne nuisible aux intérêts de l'église et à la tranquillité de tous

Chanoine Antoine Paoli
Curé-Doyen.

«Motifs pour lesquels Dominique Ricoveri a dû se retirer du service de l'église paroissiale.
L'orgue: il a désorganisé l'instrument en laissant envahir l'orchestre par les enfants et les jeunes gens. Le soufflet

réparé au prix de deux cents francs (200 f) a été éventré en quelques semaines, et lorsqu'il a quitté il a laissé escamoter la clé de l'orchestre qui est introuvable.

Il a prétendu pouvoir se servir de cinq à six enfants pour remplacer l'unique souffleur : véritable moyen d'abîmer le soufflet.

En tout cela, il a résisté aux ordres réitérés de M. le Curé.

Le jour des funérailles de M. Nicrosi, à l'insu de M. le Curé, il a fait monter cinq enfants, et, après la cérémonie, il les a présentés à la Sacristie pour que M. le Curé donne à chacun un franc.

D'où l'on voit que toutes les charges de réparation sont à la caisse de l'église ainsi que l'honoraire du souffleur ou mieux des souffleurs.

Soit pour les mariages, soit pour les funérailles, l'orgue était au service du dit organiste avec tous les profits. L'église n'avait rien.

Il convient d'indiquer que M. l'abbé Jean Flori, ancien Curé de Rogliano, nous a mis en garde: cette histoire est sans doute un règlement de compte entre le Curé Paoli et Dominique Ricoveri. En fait, ce dernier continua longtemps à tenir son rôle de sacristain-organiste, certains Roglianiens se souviennent encore aujourd'hui de ses sorties de messes improvisées sur les airs de la Traviata.

Pietracorbara: l'orgue de Pietracorbara, depuis longtemps abandonné, était utilisé, il y a quelques années dit-on, par l'ancien Curé comme séchoir à olives. Le registre des délibérations et des procès relate une autre anecdote:

«A l'occasion des Inventaires, la porte de l'Eglise de Pietracorbara fut enfoncée par le maire, le 15 Mars 1906. Des fidèles priaient au dedans et chantaient des cantiques. L'année suivante un éclat de bois creva l'œil au même, qui en fut malade au point de n'en plus guérir et d'en mourir, après de longues souffrances.»

Luri: l'orgue de l'église Saint-Pierre de Luri, signé des frères Giovanni e Federico Crudeli, en 1816, porte, sur le côté gauche du buffet, une curieuse inscription: « La lampada d'argento e stata impiegata nel organo 1817 ». La tradition orale veut qu'une lampe d'argent ait été donnée à l'église, puis volée et enfin retrouvée, mais cassée en morceaux pour être vendue au poids. On dit que le métal lui-même fut coulé dans l'étain des tuyaux, ou, ce qui paraît plus probable, que la somme obtenue par la vente de l'argent a été employée à l'acquisition de l'orgue.

L'étude des orgues du Cap Corse nous a permis d'apprécier la richesse d'un patrimoine dont la connaissance demeure encore approximative. Cependant, sur les vingt-six orgues que compte le Cap Corse actuellement, une dizaine ont été restauré et les autres demeurent à l'état d'abandon total.

Sébastien Rubellin

(1) Instrument à anche et à clavier en vogue dès le milieu du XV^e siècle. Le régale servait d'orgue portatif à l'église.

(2) Déposé aux archives départementales de Haute-Corse, aimablement communiqué par Jean-Christophe Liccia et Michel-Edouard Nigaglioni.

(3) Voir la note 2.

(4) Claude Hermelin, qui visita l'instrument vers 1950 en fit la description suivante dans son inventaires des orgues en Corse: "Grande orgue derrière l'autel, assez semblable à celui de l'église paroissiale, dont le cartouche central porte la date MDCCII ou bien MDCCLI (1702 ou 1751). Il conserve 10 boutons de registre..."

(5) D'après la notice du concert Jacques Beraza du 16 août 1980.

(6) Acte notarié Stefano Benedetti Association Franciscorsa, Microfilm 57665.666.

(7) O. Mischiati. Regesto dell'Archivio Tronci di Pistoria (III), L'Organo n° XXV-XXVI (1-2), 1987-1988 (paru en 1991), p. 166.

(8) Sauf celui de Poretto.

(9) Aimablement communiquée par Michel Jurine.

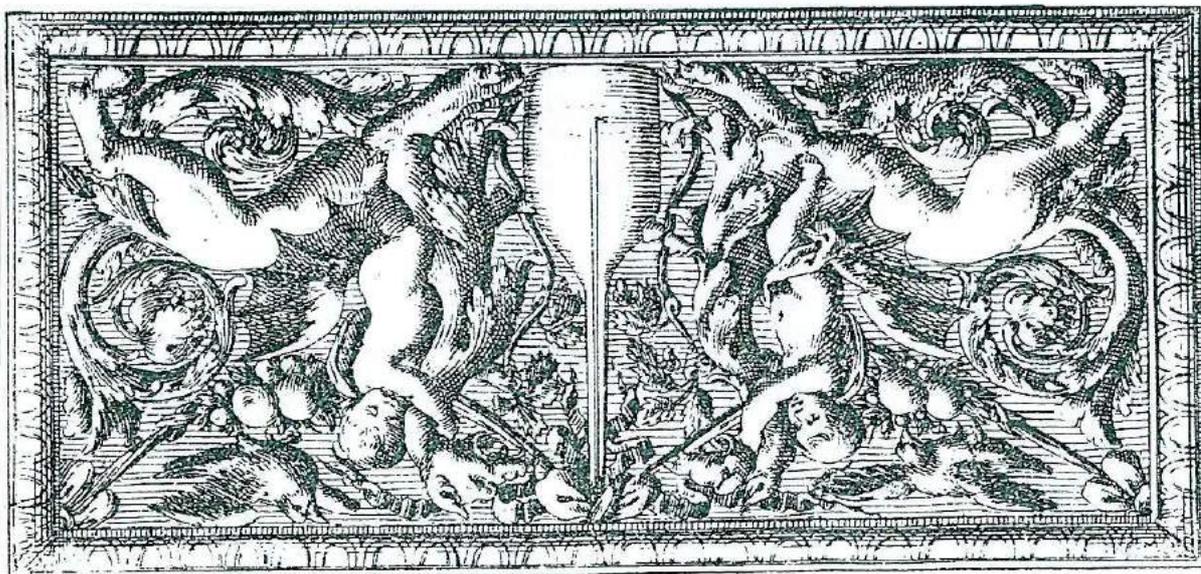
(10) Voir L'Organo, anno XIX, 1981, p. 74.

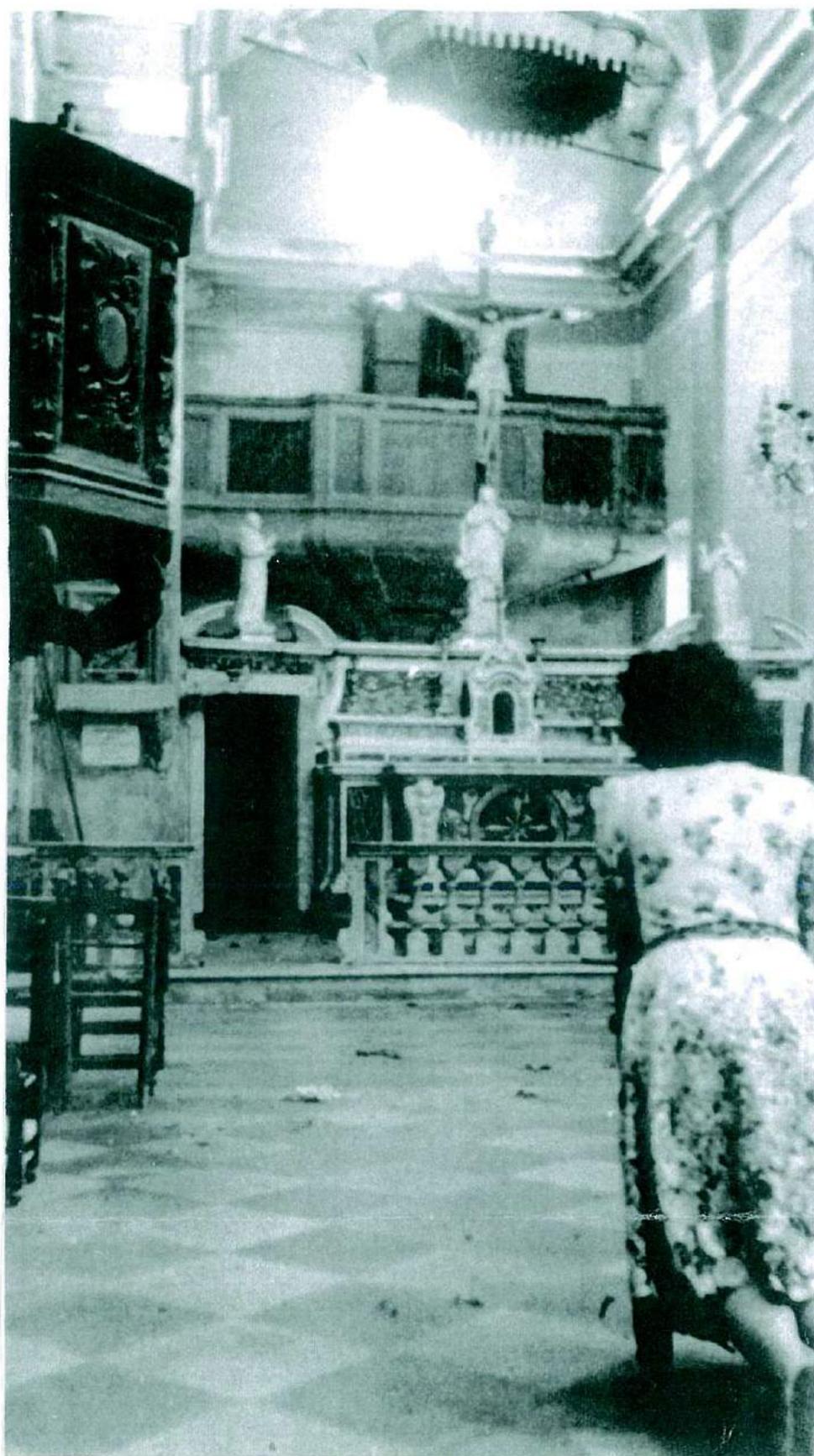
(11) Communiqué par Pierre Spagnoli à l'Association Renaissance de l'Orgue corse.

(12) Voir Chanoine F. Saravelli Retali. Histoire d'une Pieve: Lota. Nice, 1965, p. 154.

ORDRE CHRONOLOGIQUE DES ORGUES DANS LE CAP

Date	Lieux	Eglises	Facteur
1557	Morsiglia	Couvent	anonyme
av. 1600	Morsiglia	Couvent	anonyme
1702	Rogliano	Couvent	anonyme
1756	Lavasina	Notre-D de Lavasina	anonyme
1761	Rogliano	Sant'Agnellu	Giuseppe Lazari
1770	Morsiglia	San Ciprianu	Petrus Pirani
av. 1792	Canari	San Francescu	anonyme
XVIIIe	Nonza	Couvent	anonyme
XVIIIe	Cardo (?)	San Stefano	anonyme
XVIIIe	Centuri	San Silvestru	anonyme
1816	Luri	San Pietru	G. et F. Crudeli
1818	Tomino	San Nicolao	G. et F. Crudeli
1835	Centuri	San Silvestru	Luigi De Ferrari
1835	Nonza	Santa Giulia	Anton Pietro Saladini
1836	Pino	Santa M Assunta	Luigi De Ferrari
1837	Ville-di-Pietrabugno	Santa Lucia	Luigi De Ferrari
1840	Mausoleo	Santa M (chapelle)	Luigi De Ferrari
1844	Pietracorbara	San Clemente	Luigi De Ferrari
1845	San Martino-di-Lota	San Martinu	Luigi De Ferrari
vers 1850	Ersa	Santa M Assunta	attribué à De Ferrari
1850	Ersa-Granaggiolo	San Andrea	attribué à De Ferrari
1853	Saint-Florent	Santa M Assunta	fratelli De Ferrari
1861	Canari	San Francescu	Anton Pietro Saladini
1862	Pozzo-Brando	San Bartolomeo	Giovanni De Ferrari
1867	Barrettali	San Pantaleone	Gaspard Domini
1873	Patrimonio	San Martino	Giovanni De Ferrari
1870	Erbalunga	Couvent	Gaspard Domini
1882	Sisco	Santa Catalina	attribué à Agati-Tronci
1885	Rogliano	Sant'Agnellu	Agati-Tronci
1886	Cagnano	San Fruttuoso	Gaspard Domini
1888	Cardo	San Stefanu	Giuseppe Paoli
1889	Lavasina	Notre-Dame de Lavasina	Agati-Tronci
1896	Poretto	L'Annunziata	Michel et Merklin
1896	Figarella	Sant'Antonio	Agati-Tronci
1920-1930	Lavasina	Notre-Dame de Lavasina	Agati-Tronci
1930	Minervio	Santa Catalina	Agati-Tronci
vers 1930	Lavasina	Notre-Dame de Lavasina	Giuseppe Tronci
1958	Lavasina	Notre-Dame de Lavasina	Jacquot-Lavergne





Orgue du couvent de Pino (aujourd'hui disparus)
Cliché de Mr Jean Orsatelli

LA PREHISTOIRE EN CORSE

Les premières occupations

Il s'agit ici seulement de présenter les principales découvertes archéologiques et de dresser un tableau (succinct) des différentes périodes de la préhistoire qui sont attestées dans l'île et dans le Cap notamment.

La Préhistoire qui se propose d'étudier l'histoire des différents groupes humains depuis l'apparition de l'homme sur la terre, est communément divisée en trois périodes d'importance chronologique très inégale : le Paléolithique, le Mésolithique et le Néolithique. Vient ensuite l'Age des métaux que l'on regroupe sous le terme de Protohistoire; ce terme désigne des cultures qui ne possèdent pas encore l'écriture, mais qui sont en contact, plus ou moins fréquemment, avec d'autres groupes qui, eux, la possèdent déjà, et sont, de ce fait, entrés dans la phase de l'Histoire.

En Corse, le paléolithique n'est pas attesté scientifiquement, c'est à dire que les chercheurs n'ont pas encore mis au jour (découvert) des niveaux d'occupation humaine attribuables à cette phase culturelle.

Les premières traces d'occupation humaine apparaissent au 8ème Millénaire environ avant notre ère. Cette période correspond sur le continent à ce que l'on nomme le Mésolithique, c'est à dire une phase qui prolonge le Paléolithique supérieur, mais qui est caractérisée par un outillage lithique (en pierre taillée) très particulier de formes géométriques de très petite taille.

En Corse cette période chronologique est qualifiée de "Prénéolithique", terme tout à fait spécifique aux cultures insulaires : l'île est alors peuplée par des groupes humains (quatre ont été jusqu'à présent identifiés) prédateurs, comme ils le sont encore tous avant le Néolithique, qui ne possèdent pas cette technique de taille si caractéristique du Mésolithique, mais qui ne se rapprochent pas non plus, dans leur outillage, des hommes du Paléolithique supérieur. Ils ont seulement en commun avec les groupes paléolithiques ou mésolithiques, le mode de vie des chasseurs, pêcheurs et cueilleurs, prélevant dans la nature tout ce qui est nécessaire à leur survie. Ils ne sont pas non plus des néolithiques d'où le terme spécifique de «prénéolithiques» qui pour l'instant caractérise ces premiers occupants de notre île.

A l'heure actuelle trois, voire quatre groupes, ont été localisés dans l'île ; deux abris sous roche dans le nord de l'île: tout récemment à Pietracorbara, où des ossements recueillis par Jacques Magdeleine et Jean Claude Ottaviani ont pu être datés de 5980 avant notre ère, et Strette, sur la commune de Barbaggio, près de St Florent. Deux autres découverts et étudiés par François de Lanfranchi et Michel Claude Weiss, il y a quelques années déjà dans le sud, figurent dans le tome 1 du «Mémorial des Corses» : il s'agit des abris de Curacchiaghju (Lévie) et d'Araguina - Sennola à l'entrée de Bonifacio, où fut mis à jour le squelette entier d'une femme fort handicapée, - "la Dame de Bonifacio", exposée au Musée de Lévie -, cependant prise en charge par le groupe dont elle faisait partie, et dont les ossements ont été datés de 6570 avant notre ère. On notera qu'il s'agit dans les quatre cas d'abris sous roches, ou d'auvents naturels, deux en zone calcaire (Strette et Araguina), un en zone granitique (Curacchiaghju) et un en zone de schistes (Pietracorbara). On remarquera également que ces quatre sites couvrent toute la Corse (même si la proximité du littoral semble privilégiée), et on peut légitimement espérer que dans les années qui viennent d'autres sites de cette même période seront découverts.

L'outillage, assez pauvre, en pierre taillée utilisé par ces groupes est à base de quartz et de rhyolite, c'est à dire des roches locales, mais -je le répète-, les outils sont à la fois, tout à fait différents des petits outils utilisés par les mésolithiques, et ne correspondent pas davantage à ceux des paléolithiques. Ils ne sont pas non plus semblables à ceux utilisés plus tard par les hommes du Néolithique. D'où ce terme d'attente: "prénéolithique", et les chercheurs ignorent encore la provenance et l'appartenance culturelle de ces premiers occupants de l'île.

En quoi consiste donc le Néolithique ?

Le Néolithique correspond à une «révolution» (- le terme est dû au chercheur Gordon Childe-) dans l'histoire de l'humanité.

Alors que, je l'ai dit plus haut, les hommes du Paléolithique étaient exclusivement des prédateurs non sédentaires, on assiste avec les Néolithiques à une véritable mutation, en ce sens que les groupes humains vont se sédentariser, car ils commencent à pratiquer l'élevage des troupeaux d'animaux et à cultiver certaines plantes (blé, notamment). On appelle ce phénomène, apparu au Moyen Orient quelques deux mille ans auparavant, la domestication des espèces animales et végétales. Avoir des troupeaux, les nourrir, les soigner, les faire se reproduire, mettre certaines parcelles du territoire en culture, toutes ces activités vont obliger les groupes humains à se sédentariser, c'est à dire à avoir un habitat plus important et permanent. Ce processus de transformation profonde du mode de vie que l'on englobe sous le terme de «néolithisation» est qualifié de «révolutionnaire» en raison de son caractère absolument unique dans l'histoire de l'humanité : en effet, l'homme, désormais, va devenir **producteur**, timidement certes, aux débuts de la phase néolithique, puis de plus en plus, au fur et à mesure que les méthodes d'élevage et de sélection des bêtes, tout comme le choix des céréales qui donnent les meilleurs rendements, vont s'affiner, et, en même temps, le niveau de vie et les chances de développement et de croissance des groupes humains installés en petits villages vont

considérablement s'améliorer.

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'homme va modifier son environnement et intervenir sur le cours de la nature.

Ce processus de néolithisation est apparu au 10^{ème} Millénaire avant notre ère au Moyen Orient et dans ce que l'on appelle le «croissant fertile». Pour ce qui concerne le bassin méditerranéen en général, et la Corse en particulier, il s'est propagé dès le 9^{ème} millénaire, vraisemblablement par cabotage le long des côtes, puis d'île en île, et a touché les deux rives de la Méditerranée jusqu'à l'Espagne et l'Afrique du Nord.

Un autre axe de propagation, plus à l'intérieur des terres, a pénétré par l'Asie Mineure et la voie danubienne jusqu'à la façade Atlantique (France et Europe centrale notamment).

La Corse n'a donc pas échappé à ce phénomène de néolithisation : on relève en effet une vingtaine de sites pour la phase ancienne (sixième et cinquième millénaires) de cette période qui voit apparaître les premiers pasteurs-éleveurs-agriculteurs, et ce sur toute l'île, du nord au sud, et même dans l'intérieur (Albertacce). Les abris déjà mentionnés à la période précédente sont alors encore occupés, il y a donc une continuité dans l'habitat, même s'il s'agit vraisemblablement parfois d'une occupation saisonnière. Toutefois, l'habitat de plein air est également attesté : ainsi le site de La Pietra, à l'île Rousse, fouillé par M.C Weiss, a révélé le plan au sol d'une tente de forme ovale de 6 à 7 m² de superficie.

En effet, bien que ces périodes soient fort éloignées de la nôtre (7 à 9000 ans) il ne faut pas perdre de vue que les individus qui vivent alors nous sont en tous points semblables : ce sont des «homos sapiens sapiens», des gens comme vous et moi, avec le même cerveau et donc les mêmes potentialités d'inventions; la seule différence se situe au niveau technologique. Ce qui nous distingue donc, c'est notre perfectionnement technologique. Ces hommes ont su s'adapter à leur milieu et le modifier (plus ou moins bien) en fonction de leurs besoins. Ils vivaient dans une société sinon hiérarchisée (car on en a aucune preuve tangible pour le Néolithique), du moins bien organisée, car il y a forcément une répartition des tâches dans le groupe : si les activités de chasse, de pêche et cueillette continuent (elles sont un appoint alimentaire non négligeable, et... perdurent toujours de nos jours!), les acquis, dans la taille des outils en pierre, transmis de génération en génération depuis des millénaires, sont sans cesse améliorés pour obtenir des outils toujours plus «performants», toujours mieux adaptés à l'usage pour lequel ils sont taillés.

On peut supposer vraisemblablement que certains membres du groupe sont chargés du ravitaillement, d'autres des travaux des champs, d'autres apportent leurs soins aux troupeaux, d'autres enfin recherchent et/ou travaillent les matières premières nécessaires à la confection des outils, la rhyolite notamment, mais aussi l'obsidienne et le silex, roches que l'on ne trouve pas en Corse. Car ces hommes - on en a la preuve - ont su créer aussi des réseaux d'échanges grâce auxquels ils se procurent, auprès de groupes étrangers à l'île, les produits qu'ils ne peuvent y trouver et dont ils ont besoin : c'est le cas de ces deux roches, l'obsidienne, venue de Sardaigne, et le silex (sarde également mais pas exclusivement).

Enfin, et c'est aussi une des conséquences de la sédentarisation, ils confectionnent des poteries nécessaires à la cuisson des aliments : en effet, l'apparition de la culture des céréales modifie considérablement l'alimentation des groupes néolithiques en introduisant la cuisson des fibres et des céréales associées le cas échéant à la viande ou à des laitages.

La poterie, c'est à dire la confection et la cuisson de récipients aptes à la cuisson et/ou au stockage des aliments, est également un des éléments caractéristiques de ce phénomène de néolithisation venu de l'Orient, et ce savoir-faire est transmis en même temps que les techniques de domestication végétale et animale déjà évoquées. Je veux dire par là que l'on ne trouve -pas plus en Corse qu'ailleurs- pendant cette phase d'apparition du Néolithique, aucune trace de tentative de création ou d'invention de la poterie; la poterie est transmise comme un produit en soi avec sa chaîne opératoire (préparation de l'argile, façonnage, décoration et cuisson). Il est d'ailleurs intéressant de constater que cette première céramique Corse, décorée à l'aide d'un coquillage commun en méditerranée, le «cardium», est tout à fait semblable à celle qu'on trouve, pour cette même phase du Néolithique ancien, dans tout le bassin méditerranéen!

En ce qui concerne le Cap Corse, force est de constater que les sites du néolithique ancien sont fort peu nombreux, si l'on excepte ceux de Pietracorbara et de Strette.

Cela tient d'une part au fait que le nord de l'île a été prospecté beaucoup plus tard que le sud de l'île, mais à la nature des roches schisteuses qui se délitent beaucoup plus facilement que le granit ou le calcaire. Enfin, il se peut également, et compte tenu de la prédilection marquée à cette période pour les sites du littoral, que bon nombre de sites soient actuellement sous l'eau, car le niveau de la mer a considérablement varié en certains points de l'île depuis ce temps là. Il n'est que de penser à la tour de Santa Maria Chiapella, datant de la fin du XVI^{ème} siècle et qui pourtant ne fut pas construite dans l'eau !

Ce "retard" dans la recherche se comble peu à peu et les années qui viennent devraient pouvoir apporter quelques lumières supplémentaires (et complémentaires) sur la présence de sites du néolithique ancien dans le Cap.

Françoise Lorenzi

Mémorial des Corses, tome 1.

Plaquette éditée par le CRDP de Corse «Préhistoire de la Corse» 1990.

L'HISTOIRE DU CAP CORSE PAR LES DELIBERATIONS DES CONSEILS MUNICIPAUX

L'étude des procès verbaux des conseils municipaux permet d'entrevoir plusieurs aspects essentiels de la vie dans le Cap Corse au XIX^{ème} siècle.

Malheureusement il demeure une grande inégalité entre les communes dont on retrouve la quasi totalité des archives et celles où elles sont inexistantes. Il ne faut donc pas être surpris si des communes comme Brando ou Rogliano se taillent la part du lion. Plutôt que de citer pèle mèle, les délibérations intéressantes, nous avons choisi de les regrouper en trois thèmes : l'école, les commémorations, la Poste.

L'école au XIX^{ème} siècle

Le système scolaire s'établit progressivement avec d'énormes difficultés de tous ordres : manque de bâtiments, indemnités dues aux instituteurs par des communes souvent pauvres, sous-équipement des salles de classes, réparations, etc.....

Dans cette rubrique, on doit aussi englober ce que l'on appellerait aujourd'hui l'enseignement supérieur bien que les étudiants fussent extrêmement rares. Pourtant en 1819, il en est fait mention à Rogliano.

En effet : «Le ministre de l'Intérieur a été informé qu'un nombre considérable de jeunes Corses vont étudier en Italie. Selon la loi, le Corse ayant étudié dans une école ou université étrangère ne peut servir en France pour obtenir les diplômes de droit, médecine, etc.... ni pour être admis à exercer les fonctions de l'ordre judiciaire, ni pour exercer la médecine ou la chirurgie.»

Il est demandé aux maires de faire connaître cette loi à leurs administrés, afin que les parents n'envoient plus leurs enfants en Italie. Pourquoi une telle circulaire figurait-elle à Rogliano ? A notre avis parce que Macinaggio, port important faisant l'essentiel de son commerce avec l'Italie, les étudiants rejoignaient naturellement ce pays.

L'établissement d'une école ne fut pas toujours facile : une lettre du 25 avril 1834 mentionne : «Une école clandestine serait ouverte à la montagne de Brando par un individu âgé de 16 ou 17 ans et qui aurait obtenu de mon prédécesseur une autorisation provisoire, laquelle est expirée depuis longtemps» Je vous laisse le soin de déchiffrer cette phrase énigmatique.

1853-1854, Rogliano : le mauvais état de la salle de classe est relevé par l'inspecteur d'Académie.

Les instituteurs se voyaient parfois allouer des terrains communaux. Mais le conseil municipal de cette commune refuse aux motifs que les terrains communaux sont très éloignés de l'école et se trouvent tous en friche (.); par contre à Sisco trente ans plus tard, le terrain a bien été alloué. Le conseil qui avait formulé le vœu que les instituteurs enseignent l'agriculture aux élèves, constate que les instituteurs se les sont appropriés et les ont même donné à ferme à d'autres individus.

Sans commentaires.

Pour l'ouverture d'une école, il y a parfois loin de l'adoption du principe à sa réalisation effective.

A Rogliano le 5 octobre 1856 : vote du principe de l'ouverture d'une école de filles et d'une subvention de 300 Francs. Le 17 mai 1862 (six ans plus tard), le préfet ressort la délibération et propose l'ouverture effective, mais le Conseil Municipal refuse aux motifs que la commune n'a pas de ressources, que la population est divisée en plusieurs hameaux distants les uns des autres et qu'il est impossible de trouver un point central. 9 novembre 1862 : revirement de situation ; le conseil accepte.

Que s'est il passé entre temps ? Est-ce la subvention de 4000 F qui est allouée à la commune le 27 février 1863 ?

Les cap corsins exilés se montrent quelquefois généreux avec leur commune d'origine comme à Sisco, où le 9 mai 1880, les deux instituteurs reçoivent les dons de Massei Michel, négociant au Venezuela.

Les transferts d'écoles donnent toujours lieu à polémiques. A Brando en 1838, l'école communale se trouve dans la chapelle du mont Carmel puis est transférée à Mausoleo, mais en 1841, les gens d'Erbalunga réclament une école pour leur village. Le conseil municipal considérant que l'emplacement actuel au centre de la commune est le plus commode, que des élèves viennent (sans se plaindre) de lieux plus éloignés qu'Erbalunga, il y a lieu de rejeter cette demande. Mais en 1851, on tire dans l'autre sens : c'est Poretto qui veut ravir l'école à Mausoleo : "les habitants présents au conseil Municipal" (atmosphère houleuse ?) s'y opposent et considèrent que ce transfert nuirait aux habitants d'Erbalunga, Castello et Mausoleo. Le conseil décide de maintenir la situation mais propose cependant à l'autorité supérieure, si elle maintenait sa position, d'y affecter le couvent de Cappucini (à Pozzo).

Réaction brutale de l'administration qui impose le transfert et révoque l'instituteur. Le Maire s'adresse alors au ministre de l'instruction publique et affirme que cette révocation est faite "pour plaire à quelque protégé".

Dans ses projets éducatifs, l'administration se heurte parfois aux mentalités. En 1882, il est proposé une école mixte (l'horreur) à Mausoleo Brando. Le conseil municipal marque sa réprobation «considérant que les enfants, selon leur sexe, doivent recevoir une éducation et un enseignement spéciaux en rapport avec les besoins de leur organisation et le rôle différent qu'ils doivent jouer dans la société.»

«Considérant que les écoles mixtes par leurs caractères, ne sauraient donner aux enfants des deux sexes

l'instruction et l'éducation qui conviennent à chacun d'euxalors que le gouvernement de la République fait les plus louables efforts pour répandre les lumières sur les enfants du peuple. Pour tous ces motifs le conseil, fidèle interprète des sentiments unanimes de la population et des pères de familles,.....est d'avis qu'il ne convient pas de transformer en écoles mixtes les écoles de Mausoleo et Castello.....»

Certains instituteurs ne faisaient pas l'unanimité : en 1843 le conseil municipal de Brando refuse de nommer un certain Rutali aux motifs qu'il ne possède pas le certificat voulu, «qu'ayant exercé les fonctions d'instituteur à Pietracorbara, il y a causé des dissensions par la suite desquelles il a été obligé de quitter cette commune», mais pire : «il a pris une part très active en tant que chef de parti aux dernières élections, ce qui tend à prouver que l'expérience n'a rien produit sur son esprit turbulent et inquiet». Un an plus tard le conseil revient à de meilleurs sentiments après que le dit Rutali ait fait amende honorable en affirmant qu'il serait l'homme de la commune et jamais d'aucun parti, qu'il respecterait les autorités locales et qu'il se conduirait en bon et loyal instituteur. Alors bien qu'on eut préféré un maître sortant de l'école normale, le sieur Rutali est quand même nommé à ce poste.

Voilà dans quelles péripéties s'est établie l'école laïque. Aujourd'hui les écoles du Cap Corse ouvertes autrefois avec tant d'ardeur et de difficultés, ferment les unes après les autres. Il ne reste presque rien de ce bouillonnant XIXème siècle.

Commémorations, Festivités, etc.....

Les nombreux régimes qui se sont succédés avalent la commémoration facile, comme à Rogliano, où le préfet rappelle au conseil municipal que le 17 février sera l'anniversaire de l'assassinat du duc de Berry «colpito sotto il ferro assassino del infame Loubel», et bien sûr il est ordonné de prendre toutes les mesures afin que l'anniversaire du prince «soit célébré dans la commune d'une manière décente et convenable.»

La même année on dresse le programme pour commémorer le baptême du duc de Bordeaux.

Luri, le 23 juin 1844, se rappelle de Pascal Paoli, puis de Louis Napoleon Bonaparte, le 11 février 1849 où le conseil vote 600F pour payer la poudre ayant servi à tirer les salves en l'honneur de ce dernier, pour le moment, président de la République.

En 1851, à Bastia, on souscrit pour l'édification de la statue de Napoleon, la commune de Brando donne 35 F.

En 1855 il est dit "Sa Majesté l'Empereur a décidé que les sommes employées annuellement par l'Etat lors des festivités du 15 août seront employées (sic) cette année aux familles des militaires morts à l'armée d'Orient".

Mais en 1860 à Sisco on vote 200 F pour couvrir les frais de passage et de séjour de la députation qui se rendra à Ajaccio pour saluer, au nom de la commune, leurs altesses Impériales. Toujours à Sisco en 1882 c'est la République qu'on s'apprête à célébrer le 14 juillet par le vote d'une somme de 80 F.

Les tribulations de la Poste

La distribution du courrier n'a pas toujours été chose aisée; en effet aux difficultés liées au relief, à l'absence de routes carrossables s'ajoutaient les incohérences administratives.

Commençons par le nord du Cap Corse et son bureau de poste de Rogliano.

Les habitants de Tomino voudraient être desservis par Macinaggio et demandent que le bureau télégraphique de ce lieu devienne un bureau à part entière dans lequel ils pourraient directement retirer leur courrier. Les doléances des habitants de Tomino sont réitérées le 14 mai 1883, le 17 février 1884, le 24 juillet 1884, le 21 septembre 1884 et le 15 juin 1885 où il est dit « que l'administration supérieure qui a été si bienveillante pour nos populations autorise le bureau de poste et télégraphe (de Macinaggio) à accepter les chargement de lettres, à délivrer des mandats et à faire le recouvrement des lettres de change. De Tomino nous passons maintenant au sud du Cap et arrivons à Brando pour y suivre le trajet d'une lettre partant de Sisco à destination de Brando. Nous y apprenons qu'en 1856, la lettre doit aller à Bastia puis à Luri pour revenir enfin à Brando. Curieux !

En août 1874 survient un surprenant problème sur les lignes télégraphiques de Brando; l'inspecteur de ces lignes écrit : «la malveillance cause la plus grande partie des dérangements qui viennent gêner ou interrompre les communications télégraphiques. Chaque jour les porcelaines qui supportent les fils sont brisées à coups de pierres ou de fusils. Je vous prie de bien vouloir donner des ordres aux gardes champêtres et aux cantonniers ainsi qu'aux instituteurs dont les élèves se servent des isolateurs comme points de mire. Réaction presque immédiate de la brigade de gendarmerie : «La surveillance des lignes télégraphiques étant dans nos attributions, nous nous occupons dans toutes nos tournées de ce service». L'histoire ne nous dit pas ce qu'il en est advenu.

La pose des boîtes aux lettres était souvent réclamée par les habitants qui s'engageaient à en supporter le coût. A Brando on en demande deux : une à Pozzo, l'autre à Poretto. Il faut dire que la voie postale était pratiquement le seul moyen de communiquer à distance, d'où l'importance de ces doléances.

La boîte aux lettres de Pozzo (sans doute celle de 1876) était encore en service il y a une dizaine d'années.

Le nom du bureau de Poste donnait également lieu à des polémiques.

A Brando toujours, on l'appelait le Bureau d'Erbalunga, mais l'administration supérieure veut en changer la dénomination et le qualifier de «Bureau de Poste de Brando». Le conseil municipal refuse en octobre 1883 et écrit au directeur des Postes et du Télégraphe d'Ajaccio argumentant que le village de Brando n'existant pas, cela pouvait créer des confusions.

Nous en terminons avec Brando où en 1886 une convention est signée avec le maire à l'effet d'assurer la distribution rapide des télégrammes sur l'ensemble de la commune. Pour ce faire, le domicile du facteur sera, et c'est une nouveauté pour l'époque, relié par un fil de sonnerie au bureau de Poste.

Rendons nous à Ersa en novembre 1875 où la commune demande à être desservie par le Bureau de Rogliano et non celui Centuri :

«Vu l'état de souffrance du service postal à Ersa, laquelle quoique la plus importante du canton après Rogliano, est presque la seule qui ne reçoive les dépêches que le lendemain de leur arrivée à Rogliano et Centuri.

Considérant que les dépêches arrivant à Rogliano à 2 heures ou deux heures et demie d'après la nouvelle organisation du service des voitures, un facteur spécial partant du bureau postal de Rogliano et non de Centuri pourrait desservir la commune.

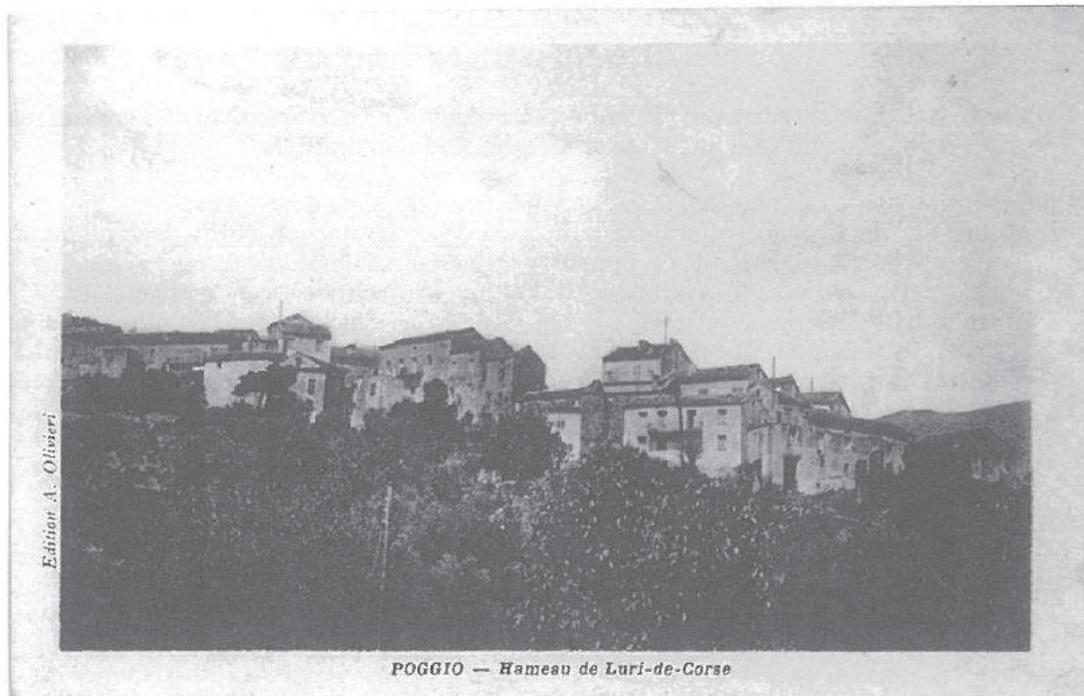
Un facteur partant à 3 heures pourrait parfaitement faire le trajet le soir même car Ersa n'est éloigné de Rogliano que de 7 kilomètres ou une heure de marche à pieds.

Le retard est encore plus sensible pour les lettres et les paquets partant d'Ersa car le facteur ne passe que vers 11 heures, les lettres qui lui sont remises restent au bureau de poste de centuri jusqu'au lendemain matin, tandis qu'elles arriveraient à Rogliano avant le départ de la voiture si la commune d'Ersa était desservie par le bureau de Rogliano»

L'ensemble des vœux du conseil municipal d'Ersa seront satisfaits le 2 novembre 1879. La commune est enfin rattachée au bureau de Rogliano.

Les délibérations municipales recèlent une mine de renseignements, donnant un aperçu des pratiques courantes au XIXème siècle facilitant peut être la compréhension d'évènements antérieurs et même l'explication de situations contemporaines. Le XIXème s'est trouvé à la croisée des chemins de mondes anciens et modernes. Il a assuré la transition de l'un à l'autre.

Antoine Poletti



POGGIO — Hameau de Luri-de-Corse

LA REDACTION DU JOURNAL TIEN A RAPPELER QUE LES ARTICLES SONT PLACES SOUS L'ENTIERE RESPONSABILITE DE LEURS AUTEURS. PRENDRE UNE AUTRE OPTION EQUIVAUDRAIT A INSTAURER UN DROIT DE CENSURE, CE QUE NOUS NOUS REFUSONS DEPUIS LE PREMIER NUMERO DE "A CRONICA".

Le docteur Paoli préparant un ouvrage sur le docteur Antonmarchi et désirant préserver, comme il se comprend aisément, l'essentiel de ses découvertes pour cette parution, nous a donc envoyé une notice biographique sur ce grand personnage, que nous publions ci-après.

La rédaction

ANTONMARCHI FRANÇOIS

Né le 5 Juillet 1789 à Morsiglia , au hameau de Baragogna , aîné de la famille formée par le mariage de Giovanni et de Brigitta Mattei (ou Antonmattei) à Centuri le 24 Septembre 1786. Fils et petit-fils de notaire, neveu de l'Abbé Stefano Antonmarchi , qui sera à la Cour Pontificale Vicaire Général Apostolique de l'Ordre des Servites. Termine ses études secondaires à Livourne.

Etudes de Médecine à Pise. Docteur en Philosophie et en Médecine le 13 Mars 1808. Etudes de Chirurgie à Santa Maria Nuova à Florence , où il devient le disciple du célèbre Anatomiste, le Professeur Mascagni. Thèse de Doctorat en Chirurgie en Mars 1812 à Pise , sur la cataracte.

Nommé Prosecteur d'Anatomie par Fontanes , Grand Maître de l'Université Impériale , le 7 Juillet 1813 , à Santa Maria Nuova , pour le compte de la Faculté de Médecine de Pise.
Mort de Paolo Mascagni le 10 Octobre 1815. La candidature d'Antonmarchi à sa succession n'est pas agréée. Désignation par les héritiers de Mascagni du jeune Prosecteur comme Directeur de l'Édition de son oeuvre en Mars 1817.

Décembre 1818 : choisi par Madame-Mère et par le Cardinal Fesch pour aller soigner Napoléon à Sainte-Hélène.

Départ de Rome le 25 Février 1819 , en compagnie des Abbés Vignali et Buonavita , en direction de Londres , par Genève et Francfort. Arrivée à Longwood le 19 Septembre 1819.

29 Mai 1820 : Napoléon remonte à cheval !

Mort de l'Empereur le 5 Mai 1821. Prise du Masque le 7 Mai , avant la mise en bière , et après l'autopsie .

Retour à Portsmouth , puis à Londres le 3 Août 1821 , puis à Rome , par Paris et Parme. Entrevue à Parme avec le Général Neipperg , second mari de Marie-Louise le 15 Octobre 1821.

Ouverture d'un cabinet médical à Paris le 6 Février 1822 .

Publication des "Planches Anatomiques" de 1823 à 1826. Publication des "Derniers moments" en 1825

Participe avant 1830 à la préparation de la Révolution belge.

Départ pour Varsovie , où l'insurrection a pris le pouvoir , le 15 Avril 1831 ; il y sera nommé Chirurgien en Chef de l'Hôpital des Officiers puis Inspecteur Général des Hôpitaux Militaires.

L' Armée Russe reprend Varsovie en Septembre 1831.

Fin Octobre 1831 : Antonmarchi à Bruxelles

Fin Mars 1832 : l'épidémie de Choléra atteint Paris , venant de l'Est

Rencontres en 1828 et en 1834 , à Paris , avec Salvatore Viale , le grand poète , et Leonetto Cipriani , un des héros du Risorgimento.

Mort de l'Aiglon le 22 Juillet 1832.

Antonmarchi est expulsé de Toscane en Avril 1832.

Ouverture d'une souscription pour le Masque de l'Empereur le 15 Juillet 1833.

26 Juillet 1834: la foudre tombe sur la maison du Docteur Antonmarchi à Baragogna ; il en achètera une autre , avec une tour , au hameau de Stanti de Morsiglia

Début Septembre 1834 : départ sur le « Salem » du Havre , et arrivée à La Nouvelle Orléans le 8 Novembre ; il s'y installe. Réception à Mexico , après Vera-Cruz , le 18 Juin 1837.

Rejoint son cousin germain à Santiago de Cuba en Décembre 1837 , après être passé par La Havane , et avoir rencontré son jeune frère Jose-Maria.

Décès à Santiago de Cuba , de la Fièvre Jaune le 3 Avril 1838 , après six jours de maladie. Funérailles grandioses , comme pour un Général tué au champ d'honneur.

Erection d'un monument à Santiago, sur l'ordre de Napoléon III en 1855. Désaffectation du cimetière en 1868.

François Paoli

PREHISTOIRE DU CAP CORSE

Lorsqu'on évoque la Préhistoire de la Corse viennent immédiatement à l'esprit les noms de Filitosa, Cucuruzzu, Araguina-Sennola... et l'on est immédiatement transporté dans le Sud de l'île. Il est vrai que les gisements préhistoriques les plus connus sinon les plus importants sont bien situés en Corse du Sud.

Est-ce à dire que le nord de notre île est vierge ou presque de toute occupation durant les temps préhistoriques ?

Précisons tout d'abord que ces temps préhistoriques recouvrent une période extrêmement longue se comptant en dizaines de milliers d'années au cours desquelles (en ne considérant que celles où vécu l'homme sapiens c'est à dire l'homme d'aujourd'hui) se sont succédé le Paléolithique où l'homme vivait uniquement de chasse et de cueillette, le Néolithique qui vit apparaître l'élevage et l'agriculture et enfin les Ages des Métaux avec le bronze d'abord, puis le fer.

Or, nos grands sites les plus connus et les plus visités, Filitosa, Cucuruzzu, etc. sont relativement récents et appartiennent en majorité à la fin de la Préhistoire, époque où il est vrai, les territoires du Sud semblent avoir connu une culture beaucoup plus développée, du moins quant à ses manifestations monumentales. Cependant, dès que l'on considère des époques plus reculées dans le temps, on observe que les gisements préhistoriques se répartissent sur toute l'île.

Mais, lorsque l'on remonte ainsi dans le temps on est forcément conduit à se poser la question de quand date la première arrivée de l'homme dans l'île ? On sait en effet que la Corse et sa soeur la Sardaigne étaient déjà des îles bien avant que l'homme apparaisse, il lui a donc fallu franchir la mer pour les occuper et c'est ici que le Cap Corse prend toute son importance.

En effet, on peut supposer que les premiers navigateurs, même les plus aventureux, ne se sont élancés en mer que vers des terres qu'ils percevaient au loin et par le chemin le plus court. Or ce chemin est bien celui qui relie le Cap à l'actuel archipel toscan. On peut certes penser à une arrivée accidentelle dans l'île à la suite d'une dérive de quelque pêcheur, mais cela n'aurait pu donner lieu à un peuplement, un passage volontaire n'a pu se faire que par la voie la plus courte.

Le problème est de savoir si ces premiers arrivants ont laissé des traces et, si tel est le cas, encore faut-il les retrouver.

L'archéologie se décompose en trois temps :

- la prospection, qui consiste à rechercher sur le terrain des indices permettant de supposer la présence de vestiges. (Notons que parfois, la découverte est due tout simplement au hasard.)
- puis la fouille, lorsque le gisement le permet et peut apporter des éléments nouveaux.
- enfin, l'étude des vestiges recueillis en cours de fouille.

Les prospections conduisent généralement à la découverte de trois sortes de gisements : les habitats, les sépultures, les manifestations dites culturelles. Actuellement, à notre connaissance, on recense dans le Cap cinq habitats, huit sépultures, sept témoins de manifestations culturelles.

L'habitat correspond aux lieux où l'homme s'est établi pour s'abriter et vivre. Il y a des habitats de plein air : sommets de collines, comme à Stanti (Roglianu), flancs de coteaux, comme à Torre d'Aquila (Pietracorbara), bords de rivières, ou bien des abris naturels tels que grottes ou pieds de falaises ou de rebords rocheux comme l'abri de Pietracorbara. Ces lieux portent encore parfois des traces de l'ancienne occupation, terrasses, vieux murs, comme on peut encore le voir à Castellu à Luri ou au Mte Tesoru près d'Erbalunga, mais le plus souvent fort peu de choses les signalent à l'attention et seule une observation attentive permet de retrouver à la surface du sol quelques rares tessons de poterie ou quelques éclats de pierre taillée. Il est clair que le petit nombre de stations correspondant à l'habitat retrouvées dans le Cap Corse, tient en grande partie aux difficultés de la prospection dans des vallées profondes et toujours très boisées où les rares vestiges restent enfouis sous le maquis. A l'heure actuelle, quatre de ces stations ont donné lieu à des fouilles.

-M.C Weiss a pratiqué un sondage dans les années soixante sur le Mte Tesoru (Brandu), mais ce site connu de longue date, a été en grande partie bouleversé par des fouilles clandestines et les recherches ont simplement montré que son occupation date de la fin du Néolithique/début Age du Bronze.

-Le Mte Bughju, sur la commune de Roglianu a été partiellement fouillé par P. et D. Galup en 1971-72, mais nous sommes déjà aux marges de la Préhistoire et il s'agit plutôt d'un poste romain entretenant des contacts avec les Corsi puisqu'on y trouve aussi de la poterie indigène. Son histoire semble s'être achevée par un pillage et un incendie vers la fin du IIe siècle Av. JC.

-Le Mte Castellu à Luri fait partie lui aussi de la Protohistoire. Les fouilles limitées qu'y ont mené JC. Ottaviani et P.Nebbia en 1974 ont mis en évidence l'importance des installations correspondant à un habitat et à un système défensif du IIe siècle Av JC au Ier siècle Ap. Ces auteurs attribuent cet établissement aux Vanacini, peuplade importante qui occupait le Cap à l'Age du Fer.

-L'abri de Torre d'Aquila à Pietracorbara fouillé par notre équipe de 1986 à 1990 est le gisement

qui pour l'instant a révélé la plus ancienne présence humaine dans le Cap. Ce petit abri d'aspect extrêmement modeste a livré outre des sépultures, une succession d'occupations datant du Néolithique et du Prénéolithique, c'est à dire vieux de 5200 ans pour le Néolithique Moyen et 7800 ans pour le Prénéolithique.

Au Néolithique Moyen, ce qui semble constituer une aire de travail avait été aménagée à proximité d'un foyer, au Néolithique Ancien, ce sont deux «silos» soigneusement appareillés qui avaient été construits dans le fond de l'abri. Cette organisation de l'espace révèle une permanence de l'habitat. Le mobilier retrouvé n'évoque pas d'agriculture mais une pratique de l'élevage et des activités en relation avec la mer toute proche.

Ces quelques études ne donnent pas encore une idée très précise de la vie dans le Cap durant la Préhistoire, il faudra multiplier les prospections et les fouilles pour avoir des données plus fournies.

A la différence de l'habitat qui renseigne sur son environnement immédiat, les sépultures peuvent apporter d'utiles indications sur l'homme ancien lui-même et sur sa vision de l'au-delà ...Il y a eu certainement des sépultures en terrain découvert avec des aménagements en surface, mais rares sont ceux qui ont pu parvenir jusqu'à nous. A Stanti, la présence d'un reste de menhir et d'un cercle de pierres signale très certainement la proximité de sépultures mais le lieu exact reste inconnu.

Fort heureusement les installations funéraires occupent fréquemment des abris sous roche et sont de ce fait plus faciles à repérer mais encore faut-il que quelques aménagements les signalent à l'attention. A Pietracorbara 1, ce sont des poteries que l'érosion avait partiellement mises au jour, à Pietracorbara 2, c'est un petit muret de pierres sèches et quelques ossements en surface, à Mortone (Ersa) ce sont de grandes pierres dressées fermant l'abri qui ont attiré l'attention des prospecteurs...

Lorsque ces sépultures sont fouillées, elles livrent souvent d'intéressants documents si les pillards ne sont pas passés avant les archéologues.

Cagnanu est resté dans les mémoires pour les nombreux objets de bronze (17 Kg !) associés à de la poterie et des ossements que des carriers découvrirent au début du siècle.

L'abri de Mortone (Ersa) qui vient d'être fouillé au printemps dernier, a livré outre des perles et quelques objets de bronze, une importante collection de poteries en provenance probable d'Etrurie, l'étude des divers aménagements permettra également une approche des rites funéraires à l'Age du Fer.

Pour trouver des sépultures plus anciennes, il faut revenir Pietracorbara où dans un premier abri ont été retrouvées quelques poteries attribuables à la fin du Néolithique ainsi que les restes d'un adulte et d'un enfant. Le deuxième abri, cité plus haut contenait, pratiquement en surface, une sépulture bien aménagée du Premier Age du Bronze, mais il recelait surtout dans la toute dernière couche un demi-squelette de femme datant du Prénéolithique, proche cousine donc, de la Dame de Bonifacio mais légèrement plus jeune de 700 ans !

En fait, si le Cap Corse se montre pauvre en habitat, du moins pour l'instant, il offre, en ce qui concerne les sépultures, un éventail couvrant presque toutes les époques de la Préhistoire de l'île sauf que l'on n'y reconnaît aucun authentique dolmen.

Si Dolmens et de façon moins certaine Menhirs, restent associés aux sépultures, d'autres manifestations, qualifiées de cultuelles, demeurent plus énigmatiques. Ainsi en est-il des gravures et peintures rupestres. Les gravures rupestres sont relativement nombreuses dans le Cap puisque actuellement on ne dénombre pas moins de cinq sites comportant des roches gravées. A Sta Maria di Lota et à Olmeta du Cap, les gravures, assez fines, tracées avec des outils métalliques dessinent des lignes parallèles ou qui se recoupent mais aussi des figures telles que croix, soleils, étoiles. On les date de l'Age du Fer. Plus anciennes sont les croix profondément gravées d'un large trait obtenu par piquetage et lissage que l'on trouve sur des roches situées souvent en bordure d'anciens chemins comme à San Martinu di Lota, à Barrettali, à Pinu. Souvent ces croix ont donné lieu à des légendes, elles rappelleraient le nombre de morts tués au cours d'antiques combats. En réalité, elles remontent au moins au deuxième millénaire avant notre ère mais leur signification demeure toujours mystérieuse; il en est de même pour les cupules, sortes de petits bols creusés dans la roche ici ou là.

De l'Age du Bronze datent également les peintures de la Grotta Scritta d'Olmeta du Cap. Elles sont uniques en Corse et montrent que l'île n'est pas restée étrangère au grand courant de ce que l'on nomme l'Art schématique méditerranéen.

Au cours de ce rapide survol du Cap Corse dans l'espace et dans le temps, nous avons vu que les diverses étapes de la Préhistoire reconnues à ce jour dans l'île y ont laissé des traces depuis le Prénéolithique jusqu'à l'aube de l'histoire. Cependant, de nombreuses prospections et d'autres chantiers de fouilles seront encore nécessaires pour parfaire nos connaissances sur ce qu'était la vie dans le Cap au cours de ces temps reculés. Mais les recherches actuelles n'ont toujours pas apporté de réponse satisfaisante à la question concernant l'origine du peuplement; les pauvres restes laissés par les Prénéolithiques cadrent bien mal avec le portrait d'hardis navigateurs aptes à franchir un bras de mer. L'hypothèse voyant dans ces derniers les descendants de pionniers paléolithiques, passés dans l'île au cours de la dernière glaciation, lorsque la transgression marine ayant entraîné une baisse des eaux, les distances à franchir en mer n'excédaient pas une trentaine de Km, devrait, peut-être dans un proche avenir, trouver confirmation. C'est du moins ce que semblent laisser espérer les premiers résultats des fouilles d'E. Bonifay à Macinaghju et des nôtres à Luri. Il faudra donc attendre la suite de ces travaux, mais chacun sait que l'archéologie n'est pas une science rapide et une nouvelle découverte peut parfois remettre tout en question !.....

Jacques Magdeleine

LE CAP CORSE

Lorsque l'on parle du Cap Corse, il convient tout d'abord de souligner son caractère très particulier par rapport au reste de la Corse.

La géologie, la géographie, la climatologie etc... l'imposent.

C'est comme un doigt en haut d'une main fermée dirigé vers l'Europe, ayant la forme, comme l'a écrit quelqu'un, d'un squelette de montagne mais aussi "*Pointe hardie de la Corse vers la civilisation.*"

Une chaîne centrale qui culmine au Monte Stello et à l'Alticionne, et des chaînons perpendiculaires à l'Est et à l'Ouest formant d'adorables petites vallées plus larges et étalées à l'Est, plus abruptes à l'Ouest, avec des villages accrochés aux côteaux (en hameaux ! 17 à Luri ! 8 chez nous!) des petites plaines cultivables et une marine au bord de mer, dont certaines n'ont même pas de nom.

Et la mer toujours présente, à l'Est, au Nord, à l'Ouest dont l'influence a donné son caractère essentiellement maritime à notre micro-région dont les populations, depuis la plus haute antiquité, ont constamment été tournées vers la mer, et a fait de nos Capi Cursini des marins avant tout !

Mais aussi des marins paysans, car il fallait que les familles restées au village puissent vivre et survivre, d'où le cycle qui a duré pendant des siècles et perdure encore chez quelques uns d'entre nous, savoir:

- l'homme, marin partant courir toutes les mers du monde pendant six à huit mois de l'année,
- l'épouse accrochée pendant des siècles à son terroir pour élever les enfants, s'occuper des terres et du bétail; mais attendant le retour du mari pour faire les vendanges, tuer le cochon, cueillir les olives, et le voir repartir pour Singapour, Nouméa ou les Caraïbes.

Elle a été (elle l'est encore) l'archétype de cette femme corse exceptionnelle dont James Boswell disait à Pascal Paoli que les Corses avaient des femmes qu'ils ne méritaient pas.

Ce mode de vie se rencontre jusqu'à la guerre de 1914/1918 dont les conséquences ont été incalculables sur l'économie de notre micro-région .

C'est lui qui a permis à mon oncle regretté Marien MARTINI, que beaucoup parmi vous ont connu (il a été instituteur à Luri en 1913 et a presque terminé sa vie chez vous à la maison de retraite) d'intituler un chapitre de sa monographie sur le Cap Corse parue en 1962: *«De l'araire à la felouque»* .

C'est ce qui a permis aussi, à Pierre BLASINI, d'évoquer, dans sa remarquable étude sur le Cap-Corse, une "*Civilisation cap-corsine*".

Mais nos marins-cultivateurs, si différents des autres Corses, peuple de bergers, de pasteurs, ayant toujours eu la hantise de la mer qui leur apportait les envahisseurs, avaient aussi des qualités exceptionnelles.

Ceci dit, et après avoir tracé le cadre de vie de nos aïeux, voyons quelle a été leur histoire.

Il est vraisemblable qu'en raison de sa situation en Méditerranée, le Cap Corse, se trouvant avec la Sardaigne au centre de tous les événements historiques qui s'y sont déroulés depuis la plus haute Antiquité jusqu'à la naissance de Rome, a dû voir passer les Ligures, les Phéniciens, les Etrusques, les Phocéens, les Carthaginois, etc... sans qu'il en reste des traces.

Evoquons pour mémoire les premiers Grecs créant vers 537 av.J.C, MORSIGLIA, d'où chassés par les Etrusques, ils allèrent en Provence créer MASSILIA!

Les premiers de ces peuples nous ont, hélas, laissé peu de vestiges.

Seul, à la limite de Luri et de Pino subsiste le cromlech du **Pinzu di a Vergine**, reste de l'âge de la Pierre taillée. Seuls aussi les quelques bijoux artisanaux trouvés à Cagnano en 1901 et qui malheureusement ont disparu du Musée de Bastia.

Rien donc de précis, au Cap Corse, jusqu'à l'arrivée des Romains qui, vous le savez, y débarquèrent en 259 av. J.C, pour empêcher leurs ennemis des guerres dites «puniques», les Carthaginois, de s'y installer fortement comme ils le firent en Sardaigne.

De ces Romains nous trouvons les vestiges :

- 1) à Luri au site bien connu désormais de CASTELLU;
- 2) à Rogliano, au site du Monte BUGHJU, en bord de mer, à 4 km au Nord de Macinaggio, d'où les Romains devaient surveiller les navires de leurs adversaires;
- 3) à Centuri, enfin, où le site n'a pas encore fait l'objet de fouilles sérieuses.

La paix et la civilisation romaines firent connaître au pays une vie meilleure. Pline cite **Lurinum** (une des 33 cités de la Corse romaine) le **Pagus Aurelianus** (Rogliano), **Centurinum** (Centuri) etc.. Ptolémée, qui appelle nos ancêtres les **VANACINI**, cite encore les ports de Macinaggio, de la Finocchiarola et la cité de San Colombano. Nos ancêtres connurent là les débuts du Christianisme, et il semble d'après les recherches en cours avec Mme Moracchini Mazel de la FAGEC, que deux chapelles au moins, **San Giorgio et Santa Maria**,

marqueraient à Rogliano ces débuts. Un moine, le Père Paolini de Tomino, n'a-t-il pas écrit que Santa Maria la Chiapella était *le phare religieux de la Corse*?

Ne dit-on pas aussi que se rendant en Espagne Saint Paul serait passé par Tomino et Meria où une chapelle lui est consacrée?

Mais voici qu'arrivent les Barbares, et le Cap Corse vécut pendant plus de quatre siècles dans la crainte des descentes sarrazines. Nos aïeux fuyant les rivages, vinrent alors s'installer sur les hauteurs, créant ainsi nos premiers hameaux d'altitude, et cherchèrent à se donner des protecteurs, des maîtres locaux.

Les premiers furent des aventuriers romains, vainqueurs des Maures, les AMONDASCHI et DELLE SUARE. Les Cap Corsins choisirent les meilleurs d'entre eux ou firent appel, nous dit GIOVANNI della GROSSA, notre premier et éminent chroniqueur corse, à des Pisans ou à des Génois. C'est ainsi qu'un PEVERELLI se fixa à San Colombano pour administrer le Cap jusqu'à Pietra-Corbara, alors que le Sud du Cap voit s'installer les Lanfranchus Advocatus, lombards qui deviendront les AVOGARI et plus tard de GENTILE.

Mécontentes de l'autorité de ce PEVERELLI les populations demandèrent aide au Pape Grégoire VII dont le légat LANDOLPHE apporta paix, calme et prospérité. De cette époque date la construction à ORIGLIANO de l'église paroissiale de San Damiano aujourd'hui en ruines.

De cette époque aussi, dite pisane, datent les églises et chapelles romanes (X et XI èmes siècles) dont les plus célèbres que l'on peut voir encore aujourd'hui sont : à Rogliano: San Giorgio et Santa Maria; à Canari: Santa Maria Assunta; à Brando : Santa Maria delle Nevi; à Morsiglia: Sant'Agostino; etc...

Mais cette période ne dura pas longtemps et, au XIIème siècle à la suite des luttes acharnées que se livrèrent les seigneurs de Rogliano et de Nonza, les PEVERELLI vendirent leurs droits sur San Colombano à ANSALDO DA MARE, amiral génois au service de FREDERIC II, Empereur du Saint Empire romain et Roi de Sicile qui, ayant la flotte et les soldats nécessaires, se tailla un fief au Nord Cap Corse, repoussant les AVOGARI au-delà de Barrettali, et s'établit à San Colombano où il fit construire le château fort dont les ruines imposantes dominent notre beau village.

Du XIIIème au XVIème siècles les DA MARE gouvernèrent la seigneurie de San Colombano qui comprenait pratiquement les villages du canton actuel de Capo-Bianco, les AVOGARI gouvernant les autres villages du Sud Cap Corse depuis Nonza et Brando.

Nous n'avons pas le temps, ici, de vous exposer ce que furent ces règnes. Onze seigneurs Da Mare s'y succédèrent. Il ne saurait être question de les évoquer tous, ici. Quatre d'entre eux cependant me paraissent importants à rappeler soit dans l'ordre: Emmanuello, Babiano, Simone III et Giacomo Santo II.

1°) Révolte de Giudice della Rocca

Le Comte de Cinarca avait soulevé les Corses contre les Génois vers la fin du XIIIème siècle. Mais il trouva contre lui, au Nord, GIOVANNINELLO de NEBBIO qui s'appuyait sur EMMANUELLO DA MARE, successeur d'ANSALDO. Ceux-ci, battus à Centuri s'en allèrent fonder CALVI en 1280 qui resta depuis cité génoise «semper fidelis».

2°) Statut des actes civils de la seigneurie de San Colombano

En 1348, BABIANO DA MARE établit des statuts de son fief qui constituent un véritable code civil et pénal avant l'heure et qui étaient encore en vigueur au XVIème siècle. Ces statuts ont particulièrement été étudiés de nos jours par MMrs Fernand Ettorei, Antoine Leca et Pierre Antonetti, professeurs éminents de nos Universités de Corse et de Provence.

3°) De Babiano a Simone Da Mare soit jusqu'en 1439

Les seigneurs cap corsins, tous d'origine génoise prirent constamment le parti génois, notamment contre VINCENTELLO D'ISTRIA qui avait pratiquement évincé les Génois de Corse, sauf Bonifacio, Calvi et le Cap Corse. Vincentello, vous le savez, ayant demandé l'aide du roi d'Aragon pour vaincre les Génois, fut Vice-Roi de Corse pour le compte d'ARAGON, à telle enseigne que le Roi d'Espagne porte encore aujourd'hui le titre de Roi de Corse.

Mais en 1430, Vincentello enivré par ses succès s'était mis en opposition avec beaucoup de ses compatriotes (i Caporali) qui lors d'une diète à Mariana le déposèrent proclamant SIMONE DA MARE, Seigneur de Rogliano, Gouverneur Général de l'île.

Ce dernier, battu à son tour se retira au château des MOTTI à Luri. Voulant reprendre la lutte il s'associa à NICCOLO MONTALTI pour livrer combat à PAOLO DELLA ROCCA. Mais MONTALTI, ambitieux, élimina SIMONE qui rentra à San Colombano puis se retira à Milan où il mourut en 1483.

4°) Giacomo Santo II

Celui-ci, né en 1509 régna de 1530 à 1554. Bien que contraint par des traités antérieurs de rester fidèle à Gênes, il se trouva placé devant un délicat dilemme en 1553 au moment de l'intervention française, sous Henri II, commandée par le Maréchal de Thermes et venue aider Sampiero Corso dans sa tentative de libérer la Corse des Gênois.

La flotte de l'Amiral de La Garde était devant Macinaggio, et notre Giacomo Santo, placé devant les offres alléchantes qui lui furent faites et après avoir consulté les notables du fief, les accepta et épousa la cause des Français et de Sampiero. Il combattit vaillamment alors ses frères de race, et Gênes en représailles attaqua le château de Rogliano qui fut démantelé en Mai 1554, comme il nous est donné de le constater par son état actuel.

Sans entrer dans les détails de ce que fut la participation de Giacomo Santo aux succès de Sampiero (je renvoie pour cela aux divers ouvrages sur l'Histoire de la Corse et surtout ceux de Monsieur le Professeur Antonetti) je terminerai ma relation en rappelant que Giacomo Santo, poursuivant les Gênois au Col de Tenda, fut tué d'un coup d'arquebuse le 18/09/1554.

«Grand dommage, sire, pour votre Service et notre Pays» écrivit le Maréchal de Thermes à Henri II. Une plaque de marbre en la Paroisse de Rogliano commémore le souvenir de notre vaillant guerrier.

Avec lui disparaît le nom illustre des DA MARE au Cap Corse. Il n'avait qu'une fille, BARBARA, qui s'installa à la mort de son Père dans la tour carrée sise près du Couvent de Rogliano, et la descendance fut assurée par les DE NEGRONI, issue du couple Georgette Da Mare, tante de Giacomo Santo II mariée au Marquis François DE NEGRONI.

Cette longue période ne prit fin qu'avec l'arrivée au pouvoir de Pascal PAOLI en 1755.

Le "Père de la Patrie", comme on l'appelait, chercha longtemps à s'emparer du Cap Corse et surtout de Macinaggio, car il avait besoin de marins pour combattre Gênes sur mer, et d'un port.

Les Gênois y résistèrent pendant quatre ans et Pascal Paoli ne put l'occuper qu'au départ de ces derniers à la suite de l'intervention française (1767) et de là s'empara de l'île de Capraja.

Pour lui, ce fut après la défaite de Ponte Novu

- l'exil à Londres

- le retour en 1793 par Macinaggio où en débarquant il s'écria : «ô ma patrie, je t'ai quittée esclave et je te retrouve libre!»

- la tentative du royaume anglo-Corse (descente des Anglais à Macinaggio en 1794).

Paoli et les Corses vaincus à Ponte Novu, le Cap Corse devint alors français et son histoire s'intégra depuis lors à celle de la France.

Des deux siècles qui suivirent (XIXème et XXème), et sans entrer dans les détails, nous retiendrons essentiellement quelques faits qui nous paraissent dominer la vie de nos villages au cours de ces deux cents ans, savoir :

1) l'émigration vers le continent et vers les amériques.

2) le déclin de notre terroir.

3) le semblant de renouveau (Luri et Rogliano, notamment) dans le cadre de la charte de développement du Cap Corse.

1) L'émigration vers le continent et les amériques.

Dans les premières années du XIXème siècle et suivant une coutume antérieure, de nombreux Cap Corsins émigrèrent en Italie, non pas semble-t-il pour y chercher du travail, mais plutôt pour des raisons intellectuelles et culturelles. Notre président J.C Liccia qui étudie actuellement cette question nous dira un jour prochain qu'elle a été l'importance de cette situation. Il nous suffira, pour le moment d'évoquer les Viale, les Vivaldi, les Mattei etc... et surtout pour Rogliano, les Falcucci, dont le plus illustre Francesco Domenico (1835-1902) considéré comme un des plus importants philologues de langue Italienne consacra une partie de sa vie à la langue Corse dont "il cristallisa" le graphisme et dont l'oeuvre capitale est le célèbre «Vocabolario dei dialetti della Corsica» (Cf à ce sujet, mon étude in Cahier Corsica n° 113 de 1986).

L'émigration des Cap Corsins vers la France continentale a été peu importante au début du XIXème siècle, mais elle s'est accentuée à partir de la moitié de ce siècle, d'une part vers Marseille, et d'autre part vers les amériques, celle-ci dès la fin du XVIIIème siècle.

Vers Marseille, car nous l'avons vu, nos compatriotes étaient essentiellement des marins-vignerons. Plusieurs éléments (familles nombreuses, difficultés rencontrées pour survivre sur un sol ingrat, crise du phyloxera, exode rural, conséquence du machinisme, développement de la navigation à vapeur etc..) ont fait que de nombreux jeunes de notre Cap, déjà inscrits maritimes sur les quartiers de Rogliano et de Bastia se sont dirigés vers la cité phocéenne où ils ont constitué une colonie très active et très laborieuse, et dont beaucoup, hélas, s'y sont fixés définitivement sans revenir très souvent au village à l'âge de la retraite !.

Vers les Amériques et surtout Puerto Rico, dans les Caraïbes, où plus de cinq cent d'entre eux sont partis pour devenir planteurs de café, de canne à sucre, etc... et même de cédrats à partir de quelques graines emportées par l'un de nos aïeux, faisant ainsi de cette belle île le premier pays producteur de ce fruit ! Ils sont,

paraît-il aujourd'hui, environ 450 000 descendants dont l'histoire fait l'objet de deux ouvrages retraçant leur épopée sous les signatures respectives de Mme Luque Sanchez- Raffucci et de Mme Casablanca -Paoletti, dont je vous recommande la lecture.

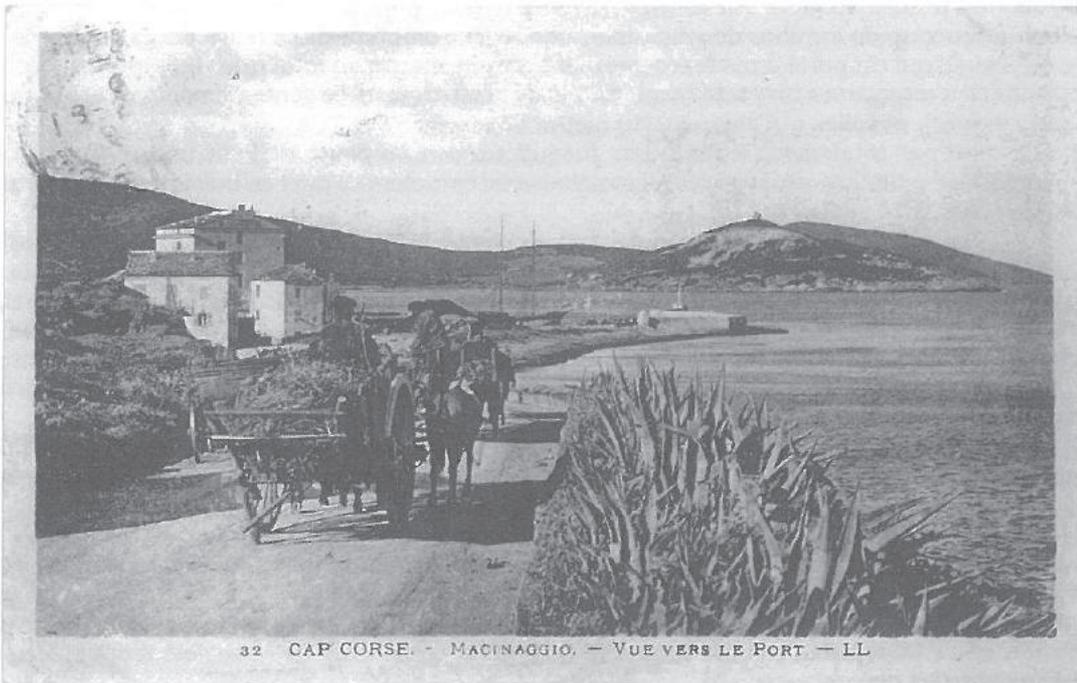
2) Le déclin

Les émigrations ont, bien sûr, entraîné progressivement le déclin de nos villages du Cap Corse, accentué par les pertes dues à la guerre de 1914/1918. C'est ainsi que Rogliano, dont la population avait culminé en 1862 (1869 habitants) n'en avait plus que 1446 en 1911, 1123 en 1921, 560 en 1962, 410 en 1972. Cette même évolution se retrouve évidemment dans nos deux cantons du Cap Corse (10086 âmes en 1876, 2224 en 1972!).

3) Le renouveau

Au lendemain de la guerre de 1939/1945 et plus particulièrement depuis une dizaine d'années, on peut constater un arrêt de ce déclin, un renouveau certain dû aux progrès dans les moyens de transport, dans le développement de l'agriculture (élevage surtout), dans le désir des jeunes de «vivre et de travailler au village», dans le souhait de nombreux marseillais d'origine Cap Corsine de revenir sur la terre de leurs ancêtres, dans la création du port de plaisance de Macinaggio, du collège de Luri, aussi, etc, tout cela enfin dans le cadre de la charte de développement du Cap Corse, élaborée à l'initiative de Pierre Chaubon, maire de Nonza, oeuvre à laquelle plusieurs associations, dont la nôtre, «Petre Scritte», apportent chaque jour leur pierre pour la réalisation de ce renouveau que beaucoup, en Corse, citent en exemple.

Lucien SALADINI



32 CAP CORSE. - MACINAGGIO. - VUE VERS LE PORT - LL

LA SOCIÉTÉ MORSIGLIAISE AU XIXÈME SIÈCLE

On a coutume de présenter la société Corse comme frappée d'immobilisme et d'archaïsme jusque dans les dernières décennies; et à suivre certains raisonnements ce serait seulement dans les vingt ou trente dernières années que cette société aurait commencé de bouger. Si ce jugement est plus ou moins vérifiable pour certaines régions et en particulier les régions pastorales du centre de l'île, il est largement inexact pour le Cap Corse et pour Morsiglia en particulier.

Au XIXème siècle cette société locale semble en effet en pleine évolution, et cette évolution est marquée par deux processus étroitement articulés l'un sur l'autre : l'accentuation de la stratification sociale et un mouvement double d'émigration/ immigration.

1) **l'accentuation de la stratification sociale**, qui oppose, aux deux pôles de la société, d'une part une vingtaine de familles de propriétaires fonciers, plus ou moins apparentées, par les liens du mariage ou de la filiation, et d'autre part une centaine de familles, paysans presque sans terres, qui leur fournissent une main d'œuvre salariée, généralement sous la forme du salariat journalier. Cette accentuation de la stratification sociale se marque par plusieurs traits :

- la quasi disparition, dans les recensements de la population de la fin du siècle, de la couche sociale des agriculteurs (parfois appelés dans les premiers recensements «vignaioli»), qui passe de 36 % en 1818 à 5 % en 1906.
- l'augmentation dans les mêmes proportions (mais inversées) de la couche des "journaliers" qui de 1818 à 1866 passe de 6 % à 37 %, pour se stabiliser, aux alentours de la fin du siècle, à 25 %.
- le triplement de la couche sociale des «mendiants et indigents» qui passent dans la même période de 0,5 % à 1,5 %.

Mais cette évolution globale doit être analysée plus finement :

- elle s'inscrit dans le cadre d'une crise globale du système économique ancien, qui pousse à l'émigration, vers la recherche de situations plus confortables. Cette émigration prend deux formes : une émigration précoce (dès 1820) vers "les Amériques", comme on dit alors et une émigration un peu plus tardive et qui s'accélère à la fin du siècle, vers le littoral provençal ((en liaison partiellement au moins avec le développement de l'empire et l'expansion du port et de la ville de Marseille).

- elle débouche normalement sur le renforcement, dans la population morsigliaise, de la couche sociale des marins. Beaucoup de familles de «vignaioli», dès 1818, comptent dans leurs rangs au moins un fils (assez souvent l'aîné) qui est porté dans le recensement comme marin; au total une vingtaine de familles, dès 1818, combinent les ressources tirées de l'exploitation de la terre (assurée généralement par le père, aidé de ses fils les plus jeunes), et celles qui viennent du métier de marin.

- elle n'exclut pas totalement le maintien, jusqu'à un certain point, de la structure communautaire. Plus exactement, on peut dire que la société morsigliaise est caractérisée par l'emboîtement et l'articulation de deux types de structures sociales :

- une structure opposant des très riches et des très pauvres : en 1866, 118 familles "pauvres" représentant 48,5 % de la population détiennent 2,5 % de la propriété du sol, tandis que 18 familles, représentant 7,5 % de la population détiennent 47 % de la propriété du sol. Les rapports sociaux sont très durs entre ces deux couches sociales et prennent même ici, comme en d'autres lieux de l'Europe méditerranéenne, une violence qui atteint en premier lieu les plus faibles : qu'il suffise de dire que dans la deuxième moitié du XIXème siècle, le nombre des enfants naturels ou abandonnés s'élève à près de 10 % du nombre des naissances.

- mais entre ces deux couches sociales extrêmes s'interpose un ensemble de 105 familles, plus ou moins pauvres (ou aisées) qui représentent 44 % de la population et détiennent 50,5 % de la propriété du sol.

On peut donc parler, si l'on ne retient que le premier trait, d'une société de classes, au sens marxiste du terme, fonctionnant comme un marché du travail, mais on peut aussi, si l'on ne retient que le second trait, parler d'une communauté villageoise «égalitaire», puisque, en gros il y a (mais pour la moitié de la société seulement) équation entre la population et la propriété du sol. La complexité de la société morsigliaise tient à cette combinaison des deux structures,

L'étude des mariages reflète tout à fait cette dualité de la structure sociale. A s'en tenir au strict relevé de l'origine des conjoints, on note que la plupart des mariages se font au sein de la commune (endogamie de village) mais si l'on regarde de plus près qui se marie avec qui, on s'aperçoit que ces unions se font prioritairement dans la couche sociale à laquelle on appartient; en gros, et sans entrer dans les détails (1), on se marie trois à quatre fois plus souvent dans sa couche sociale que dans une autre couche. On peut donc parler d'une double endogamie : de localité et de classe sociale; là encore nous retrouvons le double visage de cette société locale.

2) Le deuxième élément qu'il faut prendre en considération c'est le **double processus d'émigration et d'immigration** qui brasse profondément la société korsigienne.

Un certain nombre de fils de paysans pauvres émigrent en effet vers le continent français. Cette émigration de promotion sociale est une émigration «à attaches» : les liens ne sont pas rompus avec le village, et l'on revient parfois même s'y marier. Mais elle laisse les terres sans bras et le marché du travail attire alors une population encore plus pauvre que celle qui est partie : des travailleurs immigrés italiens, que l'on nomme «I Lucchesi» bien que tous ne viennent pas de la province de Lucques.

Certes l'immigration en provenance du continent Italien est, dans le Cap Corse, relativement ancienne, mais il s'agissait le plus souvent d'une immigration saisonnière, se situant dans la saison d'hiver et de printemps, liée aux travaux de la vigne.

La nouveauté au XIXème siècle, surtout dans les dernières décennies du siècle, c'est que ces immigrants s'insèrent peu à peu dans une société qui s'est en partie vidée de sa propre substance. Et là encore les mariages sont un moyen d'intégration, mariages balancés d'ailleurs entre deux pôles, italien et corse. Si bien qu'aujourd'hui il n'est pas exagéré de dire qu'au moins un tiers des familles installées au village sont issues de cette immigration.

On peut même avancer l'hypothèse que cette immigration a permis de prolonger, au moins pendant quelques décennies, le système socio-économique ancien qui, dans le cadre de l'intégration politique de la Corse à la France de la fin du XIXème siècle, n'aurait pas pu perdurer.

En conclusion, il semble qu'on doive pour avoir une vue juste de ces mécanismes, élargir le champ de vision: le Cap Corse a été pris, au cours du XIXème siècle, au coeur d'un double mouvement contradictoire :

- un processus d'aspiration par le développement économique et social de la société globale française et de son empire colonial. En l'occurrence, il prend la forme du développement des grands ports du littoral méditerranéen, Marseille, port économique et Toulon, port militaire.

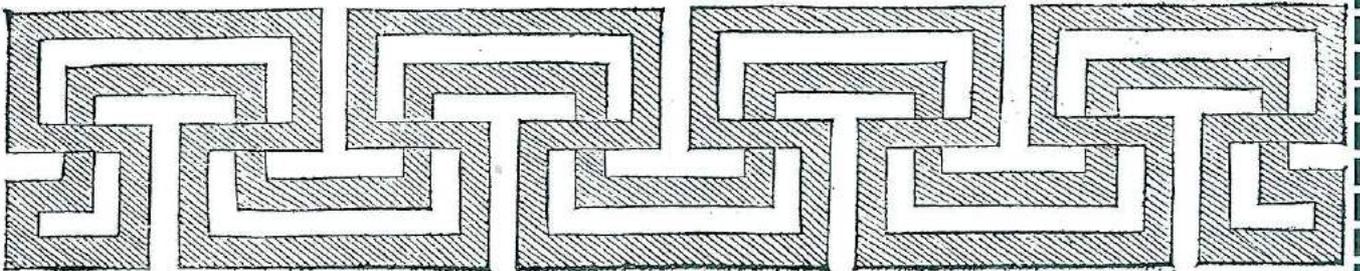
- un processus d'expulsion par la misère et la répression politique (qui au moins jusqu'à la proclamation de l'unité italienne (1860) caractérise les états italiens et en particulier le Grand Duché de Toscane et les Etats du Pape d'où viennent la plus grande partie des "Lucchesi") (2); processus qui jette vers la France et vers l'Atlantique, un grand nombre de travailleurs pauvres.

Dans ce mécanisme d'ensemble qui joue sur les différences de niveau de développement, la Corse se trouve, par son histoire, sa position géographique, sa langue, sa culture, mais peut être plus encore par sa composition sociologique, dans une position d'"interface" : assez pauvre pour que ses fils aillent chercher ailleurs une promotion sociale, si modeste soit elle; assez développée pour attirer vers elle ceux qui, plus pauvres encore, voient en elle une chance de salut.

Georges Ravis-Giordani

(1) Ces problèmes ont fait l'objet d'un article, «Espace social et réseaux d'alliances» publié dans la revue «Etudes Corses» N°26, 1986

(2) On se reportera utilement au beau livre de P.M. Villa, La maison des Viale, Paris, Presses de la Renaissance, 1985.



LES EGLISES PREROMANES ET ROMANES DU CAP CORSE

Je remercie l'Association Petre scritte, son Président et son Bureau d'avoir bien voulu me demander de parler devant vous de l'architecture paléochrétienne et médiévale du Cap Corse. Je le fais d'autant plus volontiers, que j'ai le sentiment que ce patrimoine est encore trop méconnu et qu'il mérite des études plus poussées que celles que j'ai pu effectuer jusqu'ici (1).

J'ai choisi de vous présenter 15 monuments préromans et romans du Cap Corse et de les commenter avec 80 images. Mon choix a été dicté non seulement par l'intérêt que ces 15 édifices présentent du point de vue archéologique mais aussi parce qu'ils méritent à mon avis restauration et mise en valeur dans le cas d'un éventuel programme que votre Association pourrait promouvoir puisque l'état de certains sanctuaires est celui de la ruine grave; je souhaite que l'on puisse les sauver, d'une part, puisqu'ils sont le reflet des sociétés médiévales même s'ils ne conservent qu'une petite structure préromane ou romane incluse dans des maçonneries refaites ultérieurement, et d'autre part parce qu'ils sont toujours en harmonie avec leur cadre naturel; en effet, leur finalité nouvelle pourrait être la visite que le public cultivé et amateur de beaux paysages pourrait leur faire. Ce genre de programme, je pense qu'il n'y a que les Associations qui puissent aujourd'hui le mener à bien avec l'aide des collectivités locales. Les photos, les publications et la télévision peuvent faire beaucoup pour faire connaître ce patrimoine. Encore faut-il que celui-ci soit en état d'être visité dans un état suffisamment correct.

Voici donc les monuments que je vous propose, tous datables entre l'époque paléochrétienne, c'est à dire IV^e-V^es. et le XII^es. - datations que l'on peut obtenir par l'observation attentive des maçonneries et des appareillages.

Une exception est constituée par l'église S. Catarina de Sisco, du XV^es., parce que son architecture peut être regardée comme une étonnante survivance du style roman, bien que datée de 1443.

N° 1 L'église S. Maria della Chiappella à Rogliano, antique piévanie, isolée dans la campagne à quelques dizaines de mètres du mouillage antique aujourd'hui disparu, non loin de la tour génoise démantelée, comporte une nef unique et deux absides, d'inégales dimensions, correspondant à deux autels; l'un d'eux était sûrement dédié à S. Maria, l'autre probablement à un saint patron, martyr, puisque la plus petite devait avoir un caractère funéraire, si l'on se réfère aux certaines d'églises à double abside qui existent dans les îles de la mer Egée et présentent cette particularité (1); c'était peut-être S. Sisto II, pape et martyr à Rome en 258 (fête le 6 août) puisque dans le cartulaire de l'abbaye de la Gorgone à laquelle S. Maria appartenait au Moyen Age (2), on trouve la mention «cum una ecclesia sibi subposita... Sanctus Xystus» ainsi que celle d'un baptisterium, comme il y en avait dans toutes les piévanes qui sont essentiellement des églises baptismales (3).

A l'occasion des travaux de consolidation effectués par l'équipe de la FAGEC, pour couvrir les voûtes des absides - dans l'attente d'une restauration ultérieure complète, on a pu examiner les maçonneries des absides: les murs circulaires superposés montrent que la grande abside porte la marque de trois époques: V^es. environ, IX^e et XI^es., alors que la petite n'offre que deux types de maçonneries attribuables aux V^e et IX^es. (4). Pour l'instant, on ne sait pas où se trouvait la piscine baptismale au Moyen Age, mais à l'époque paléochrétienne (IV^es.), il y avait déjà un sanctuaire chrétien à cet emplacement, avec des sépultures, c'est à dire au milieu du cimetière qui servit aux habitants de la marine antique, la Pagus aureliensis, dont les maisons arasées se voient encore au delà de la tour.

Il faut se réjouir que la restauration complète de cette église ait été envisagée, du temps de la Municipalité de M. Lucien Saladini, avant même que le Conservatoire du littoral n'ait fait l'acquisition de l'immense et superbe domaine existant autour de S. Maria. Car le visiteur est étonné et enchanté lorsqu'il découvre, à pied ou en bateau, la simple architecture de S. Maria au milieu d'un site superbe (5).

N° 2. L'église Santa Maria delle nevi, à Brando. Cette antique piévanie d'époque préromane a été bien étudiée par L. Leschi et J. Pietri (6), qui ont bien mis en évidence les époques successives de construction et de remplissage des sculptures et gravures dans les diverses maçonneries. Le fait que les enduits qui recouvraient les murs viennent d'être retirés - au cours d'une récente restauration, va permettre une meilleure interprétation du monument; mais déjà, on peut retenir que la nef unique a été allongée, au cours du XIV^es., ainsi qu'en témoignent les inscriptions que l'on peut lire sur les dalles des chaînages de cette partie allongée. C'est alors qu'a dû être réutilisé en façade occidentale le grand linteau décoré de croix gravées, de zig-zag, d'un arbre et d'un poisson stylisés, qui ornait la première façade disparue, datable du IX^es. environ. Il se pourrait aussi que l'abside ait fait l'objet d'une réfection vers le X^es., et que les pierres faiblement gravées ou sculptées en plat relief visibles dans le mur Nord, aient appartenu à une précédente église, du VI^e ou VII^es. peut-être. Des graffiti, tels que des esquisses de bateaux, visibles dans les mortiers complètent cet ensemble du Haut Moyen Age et font de l'édifice, orné à l'intérieur de saints personnages peints a fresco au XIV^es., un précieux témoignage de l'évolution des décors entre le VI^e et le XIV^es. La poursuite de sa restauration devrait tenir compte avec plus d'attention encore que précédemment de sa dimension "archéologique".

N° 3. La chapelle San Teramo, à Rogliano. A Rogliano, on désigne du nom de San Teramo (Sant'Erasmus) la modeste chapelle qui s'élève isolée sur un collet en surplomb sur la vallée de l'Acqua tignese et Barcaggio. Elle avait été refaite au XVII^es., date à laquelle on a confectionné un pittoresque campanile-arcade. C'est au milieu

du mur Nord que l'on peut observer une portion de mur avec un arc de porte (bouchée) qui pourrait appartenir à un primitif édifice axé perpendiculairement à celui-ci et qui d'après l'appareillage pourrait dater du IX^s. environ. Il est utile de savoir que le culte du patron des marins, St Erasme, peut remonter à l'époque carolingienne, et qu'il est peut-être même la remontée d'un culte qui se serait trouvé au bord de la mer, au débouché de l'Aqua tignese (?).

Du point de vue des légendes hagiographiques, on sait peu de choses de ce saint évêque, martyrisé vers 303 sous Dioclétien, et dont les reliques étaient honorées au VI^s. à Formia, selon le Pape Grégoire le Grand (7); il est aujourd'hui le patron de la ville de Gaete et celui de nombreuses confréries de marins sur les bords de la Méditerranée. Il serait heureux de pouvoir refaire la toiture de cette pittoresque chapelle pour conserver ce témoignage de muratura d'un édifice primitif qu'il faudrait pouvoir étudier un jour plus avant.

N° 4. La chapelle Sant'Agostino, à Morsiglia. Les trois chapelles citées maintenant (n° 4,5,6), étaient au Moyen Age une propriété des bénédictins de l'abbaye de la Gorgone qui en percevaient les revenus et qui probablement s'occupaient d'en désigner les desservants, comme elle le faisait pour S. Maria della Chiappella et San Nicolao de Tomino. La chapelle Sant'Agostino est située sur un replat d'où la vue est superbe sur la côte Ouest du Cap Corse entre Centuri et Morsiglia. C'est une modeste chapelle à nef unique et abside bien orientée, dont le mur semi-circulaire est en train de s'effondrer ainsi que la petite fenêtre centrale; pour en retarder le moment, notre équipe a procédé à la consolider en pierres sèches de la base du parement extérieur arraché - fait de petites pierres assez bien appareillées caractéristiques du IX^s. environ; mais il est essentiel d'intervenir vite pour sauver cette abside qui est la partie la plus ancienne du monument. En effet la nef semble avoir été presque complètement refaite (au XVII^s.?), à en juger par ce qui reste de l'aménagement d'un retable, il n'y a plus de toiture et les murs, en ce site tellement venté par temps de libeccio, risquent une rapide dégradation. Nous avons pu observer qu'un précédent sanctuaire, plus grand peut-être, occupait le site avant celui-ci (murs arasés au sol); il y a lieu de supposer que le lieu est depuis le Haut Moyen Age placé sous le vocable de Sant'Agostino, le grand Docteur de l'église, évêque d'Hippo, qui mourût le 28 août 430 et dont le corps fut emporté en Sardaigne juste avant la chute de Carthage et de l'Afrique chrétienne sous le coup des Vandales. Nul doute que ce culte se répandit très vite dans les îles, bien avant que le corps d'Augustin n'ait été emporté à Pavie au VIII^s., sur ordre du roi lombard, pour le soustraire au danger des destructions sarrasines.

Un monaco a dû desservir ce sanctuaire dès le Haut Moyen Age et assurer le service d'un feu pour guider les marins en mer; à l'extrémité du plateau, on peut voir les traces d'un escalier et d'une aire de feu probables, qui sont un indice de cette disposition, maintes fois observée dans toute l'île auprès des monarchie.

N° 5. La chapelle San Martino à Meria.

Non loin du hameau de Pastina, la petite chapelle San Martino, envahie par la végétation, est également dépourvue de toiture sur sa nef; seule l'abside semi-circulaire a conservé sa voûte et son rustique décor d'arcatures décoratives sous sa corniche. Cette organisation est une des plus anciennes connues, datable de la fin du IX^s. peut-être, et à ce titre mérite qu'on la conserve parce qu'elle présente des pilastres irréguliers de faible section recevant des arcs de tuffeau un peu modestement tracés qui sont les composantes essentielles du décor absidal roman appelé à se préciser et se développer durant au moins trois siècles encore. La nef, en partie refaite vers le XVII^s., est crépie et donc difficile à étudier; mais la partie occidentale pourrait être de la première époque. San Martino fut un des saints les plus honorés en Corse; il ne faut pas oublier qu'avant d'être l'évêque de Tours (sa mort est de 397) et fondateur des célèbres Monastères de Ligugé et Marmoutiers, St Martin avait été, durant un petit moment, anachorète dans une île de Ligurie, la Gallinaria, en face d'Albenga (9).

N° 6 La chapelle San Giorgio à Rogliano

Tout à fait isolée dans la campagne, au milieu du maquis, sans toiture, la chapelle San Giorgio a été maintes fois rebâtie comme on peut en juger en examinant ses structures; cependant elle conserve du Moyen Age une abside non décoré mais bien appareillée avec de longues pierres minces équarries et une fenêtre centrale bordée de pierres de tuf plus régulièrement taillées; la voûte en cul de four est curieusement réalisée en forme de «cloche»; il convient de conserver et de mettre en valeur cette élégante façade orientale qui peut dater de la fin du IX^s. environ; le vocable San Giorgio est assez rare en Corse à cette haute époque; mais on sait que le culte de St Georges militaire originaire de Cappadoce et martyr sous Dioclétien au début du IV^s., s'est répandu de très bonne heure, en Orient d'abord, puis en Occident; à Rome, un sanctuaire lui fut dédié au moins dès le VI^s., et peut-être encore plus anciennement.

N° 7 . La chapelle Sant'Agostino, à Canari.

C'est une ruine grave qui affecte la nef unique de la chapelle Sant'Agostino, mais il serait encore possible de sauver son abside pittoresque, isolée dans la campagne dans un site magnifique, non loin du hameau détruit de Linaje, en surplomb sur la marine de Giottani. Car son arc absidal est un bel exemple des progrès que l'on constate à la fin du X^s. et dans la première moitié du XI^s., dans l'appareillage des murs; à la taille soignée des claveaux des arcs s'ajoute une note de polychromie donnée par l'alternance des couleurs choisies pour les claveaux minces ou larges en alternance.

Ce premier art roman possède déjà toutes les structures qui se développeront à la fin du XI^s et au XII^s. dans l'art roman.

N° 8. La chapelle San Quilico, à Olcani.

Sur ce même versant Ouest du Cap, mais assez loin du rivage, au centre d'une petite conque, on peut voir cette chapelle à laquelle il manque surtout la toiture, sur la nef et sur l'abside, même si des consolidations sont également nécessaires sur certains murs détériorés. L'abside est décorée d'une élégante corniche composée d'arcatures faites de claveaux en tuffeau blanc reposant sur des pilastres ou sur des épannelés. Ce beau morceau d'architecture attribuable au début du XI^es. - disons vers l'an Mil - mériterait à soi seul une protection. Mais en outre, il est probable que l'église San Quilico était une église piévane, durant l'époque paléochrétienne et le Haut Moyen Age, même si la vallée d'Olcani a été rattachée par la suite à la piève de Nonza. Un document de 1760 nous apprend qu'on faisait la fête annuelle le 15 juillet à «S. Quirico e Giulitta Parocchia antica», après qu'elle ait été interdite au culte, puis réparée. C'est peut-être à ce moment là que l'on a ajouté le petit campanile arcadé qui s'élève à l'angle N.-O. de l'édifice. Curieusement St Cyr et Ste Julitte, originaires d'Iconium, martyrs à Tarse (ou à Antioche) au IV^es., étaient fêtés en Occident le 16 juin. Quilico (Cyr) qui fut l'un des martyrs les plus honorés dans toute la chrétienté, est cet enfant de 3 ans qui fut martyrisé avec sa mère, alors qu'il répétait: «moi aussi, je suis chrétien».

N° 9. La chapelle San Michele, à Ogliaastro.

Elle se trouve non loin de la route, en surplomb sur la marine d'Albo, à 74 m d'altitude et est dépourvue de toiture. Au cours de transformations tardives, la nef unique a perdu son abside, et il ne reste, de la période médiévale que certaines parties des murs, notamment le mur Nord, dont l'appareillage s'apparente aux chapelles S. Agostino de Canari et de San Quilico d'Olcani. Deux fenêtres meurtrières et un discret chaînage montrent que l'édifice datait des environs de l'An Mil; le décor peint à fresco à l'intérieur et datable du XVI^es. environ, a presque disparu. Les inscriptions gravées (XV^es.) rappellent la présence de sépultures autour de l'édifice. Il se pourrait que ce sanctuaire ait remplacé une primitive chapelle, puisque l'Archange Michele - Sant'Angelo - est honoré en Corse un peu partout, au moins depuis le VI^es.

N° 10. La chapelle San Michele, à Sisco.

C'est un élégant petit monument, très bien proportionné et bâti avec soin, qui s'élève sur un gros bloc rocheux. Son appareil de schiste brun choisi dans des filons de diverses couleurs comporte de discrets chaînages. Son abside est bien caractéristique du premier art roman, avec une sobre corniche décorative composée de dix petits arcs en tuf blanc et de pilastres de faible relief taillés avec soin. La fenêtre centrale est surmontée d'un arc aux claveaux montés à joints vifs. La porte occidentale en plein centre ne comporte pas de linteau. A l'intérieur, l'arc absidal est à double versant. Au XVIII^es., une inscription aurait existé dans ce sanctuaire, portant la date de 1030. C'est en effet l'époque que l'on pourrait lui assigner en raison de son style. Il s'agit sans doute d'une monachia, desservie au Moyen Age par un ermite, et à l'emplacement d'un précédent sanctuaire préhistorique, du Bas Empire ou du haut Moyen Age, à en juger par les traces énigmatiques de cupules et d'entailles (poteaux de bois?) que l'on peut voir sur le rocher autour de ces murs. Un culte à Mercure en ce lieu élevé et magnifique est bien possible, suivi d'une primitive chapelle sous le vocable de Saint Ange.

N° 11. La chapelle San Cesario, à Pietracorbara.

Elle se trouve non loin du hameau de Cortina; elle a été complètement transformée au cours des âges et elle n'a pas conservé son abside. Seul le mur Nord montre qu'il appartient, dans sa partie basse, à la même époque de construction que l'église San Michele, à Sisco, à laquelle elle devait ressembler. Les malheureuses transformations qui eurent lieu aux XVI^e et XVII^es., - là comme en beaucoup d'autres endroits de l'île - au lendemain des changements survenus dans les habitudes quant à l'orientation des édifices religieux, ont entraîné la perte d'une large partie du patrimoine roman de l'île, les absides (souvent décorées). A l'intérieur, grâce à la diligence d'un petit groupe associatif, la peinture populaire du XVIII^es. qui représente les saints locaux vient d'être restaurée. Aux pieds de la Vierge à l'Enfant, on voit la scène de la crèche. St Césaire d'Arles, patron de l'église, qui mourut en 543 et dont la fête, le 27 août, est toujours célébrée à Cortina. Avant d'être consacré évêque d'Arles en 503, Césaire avait été moine à Lerins; il resta toujours influencé, à la fois par les écrits de St Augustin et par ceux de St Cassien, théoricien du monachisme, en s'efforçant de faire la synthèse des deux enseignements.

N° 12. L'église San Giovanni Battista, à Sisco.

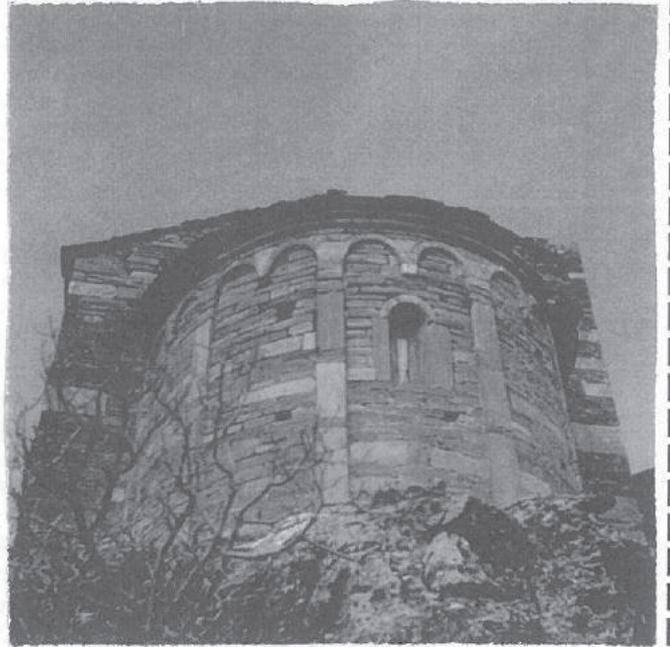
C'était la pièvanie de la piève de Sisco, avant qu'une réforme à la fin du XI^es. ait réduit le nombre des pièves et des églises piévanes dans toute la Corse. L'appareillage de sa façade occidentale, autant que l'on puisse en juger à travers le malheureux crépi qui recouvre l'édifice, est fait de chaînages assez réguliers et polychromes qui dénotent le troisième quart du XI^es. environ. La porte est obturée depuis qu'au XVII^es. sans doute, on a installé contre elle l'autel, en détruisant l'abside primitive, ce qui est bien dommage. Mais on devrait pouvoir, sans trop de peine, aménager cette église qui était jadis au centre du débouché de la vallée, le lieu de rencontre de tous les siscais à l'occasion de l'administration du baptême, une fois par an, non loin du site de la marine antique, aujourd'hui disparue. C'est pourquoi, on peut présumer qu'il y avait déjà à ce même emplacement, avant cet édifice, un sanctuaire soit paléochrétien soit datant du très Haut Moyen Age.

N° 13. L'église San Paolo, à Meria.

L'édifice est entièrement crépi et l'on ne peut pas observer ses maçonneries, bien que quelques dalles d'angle de revêtement soigneusement taillées et appareillées se voient dans les angles et permettent de supposer que le monument pourrait dater du milieu du XI^es. environ. L'abside qui possède une petite fenêtre centrale



San Giovanni Battista (Sisco)



San Michele (Sisco)



San Quilico (Olcani)



San Cesario (Pietracorbara)



San Paolo (Merla)



San Michele (Ogliastro)

surmontée d'une archivolte monolithe a conservé sa toiture en teghe; la porte occidentale est surmontée d'un arc composé de claveaux de diverses couleurs. Une chapelle latérale dédiée à N.D. des Grâces a été ajoutée à la nef originelle, vers le XV^es. peut-être. Cette église, comme San Giovanni de Sisco, a pu servir comme piévane de Meria au XVI^es., correspondant à cette vallée, et succéder à un sanctuaire plus ancien, puisque le sommet de cette colline conserve des traces d'habitat datant de la Basse Antiquité, et devrait être aisément en relation avec la marine grâce au ruisseau de Meria qu'elle domine. San Paolo appartenait à l'abbaye de l'île de la Gorgone, tout comme San Martino de Pastina.

N°14. L'église Santa Maria Assunta, à Canari.

Cette belle et grande église piévane, à nef unique, a été transformée au XVI^es. et son abside romane a été remplacée par un chœur ovale de style baroque, en même temps que l'on ajoutait à la nef deux chapelles latérales. Un clocher-arcades a été placé sur l'angle S.-E. du chœur, ce qui confère à l'ensemble un caractère différent du style d'origine. La façade a cependant conservé son aspect roman, grâce à la taille soignée de ses grandes dalles de revêtement, de tonalité généralement vert clair, et à l'exacte précision de leur appareillage. La corniche décorative du fronton occidental et des murs latéraux est constituée de pierres monolithes échantonnées en plein centre et juxtaposées pour former l'arcature; des modillons en fort relief reçoivent la retombée des petits arcs; à l'intérieur de certains de ces arcs, ce sont des masques humains ou des têtes d'animaux, des fleurs stylisées, des crochets, des figures géométriques, etc...; à l'intérieur de certains arcs, ces mêmes motifs sont sculptés en fort relief; mais le linteau de la porte occidentale et les corbeaux qui le soutiennent offrent un décor stéréotypé et répétitif qui montre que l'art roman touche à la fin de son évolution et ne tardera pas à s'étioler. Dans les murs, on peut observer que des éléments de sculpture provenaient de la précédente piévane; celle-ci était datable du IX^e ou du X^es. à en juger par les structures qui ont été découvertes, il y a quelques années sur le promontoire où se trouvent aujourd'hui la Mairie et le clocher-horloge. Cette piévane préromane avait dû succéder elle-même à la primitive église paléochrétienne qui devait exister non loin de la marine des Cannelle, l'antique Canelata civitas, mais n'a pas encore pu être localisée. Une restauration est en projet (10) qui mettra en valeur toutes les époques de l'édifice, le roman, le baroque, et certaines oeuvres d'art conservées dans le sanctuaire. Il conviendra de veiller à ce que les visiteurs soient bien informés par des panneaux explicatifs qui leur permettront d'apprécier ce qu'il subsiste de la seule église franchement romane du Cap-Corse puisque sa muratura permet de l'attribuer au troisième quart du XII^es. environ.

N°15. L'église Santa Catarina, à Sisco.

Bien que datant du XV^es, ce sanctuaire a encore été conçu dans un style roman, quoique dans un esprit un peu différent de la tradition pré-romane ou romane précédemment évoquée.

C'est pour cela qu'il est mentionné ici et aussi parce qu'il mérite une présentation au public et une mise en valeur qui lui a fait défaut jusqu'ici, malgré les soins d'entretien attentifs prodigués par les personnes responsables du Manoir Santa Catalina, maison de retraite installée dans l'ancienne tour contigüe à l'église. Le sanctuaire se compose d'un long corps de bâtiment orienté Nord-Sud, au centre duquel s'ouvre à la partie supérieure du mur Ouest, un grand arc en plein centre décoré de torsades et gravé de fleurs, de cercles et d'étoiles stylisées. A la partie inférieure, deux portes, surmontées chacune d'un simple arc semi-circulaire, permettaient aux pèlerins d'entrer et de sortir pour aller visiter les reliques rapportées à Sisco par un pèlerin des lieux-saints au XIII^es., et connues sous le nom de Trésor de Sisco, conservé aujourd'hui dans l'église paroissiale San Martino. Une date de début de travaux (incipit) figure sur cette façade avec la date de 1443. Avec Jean Pietri, nous avons pensé que c'est fort peu d'années plus tard que les bâtisseurs, les mêmes sans doute, devant l'affluence des pèlerins, ont décidé de remplacer la vieille nef de la précédente chapelle qui se trouvait du côté Est, par une nouvelle nef unique et une abside bien orientée, perpendiculairement au vaisseau déjà existant. Sous l'autel, une crypte en ronde dite tomboli, était accessible par un étroit couloir serpentant entre deux portes. C'est là que se conservaient les reliques que l'on montrait au peuple, lors de la fête de Ste Catherine, du haut du grand arc de la façade Ouest; le desservant montait pour cette ostension sur une chaire en pierre, qui existe encore et qui est décorée d'un motif gravé représentant des lions. L'orientation de la façade Ouest et des façades latérales de l'église avait été complétée par une corniche faite de petits arcs reposant sur des modillons, et par la mise en place de céramiques de couleur (bacini) dont certaines avaient été fabriquées à Valence en Espagne au XV^es, ou à Pise, vers le milieu de ce siècle (11). La belle charpente d'origine, peinte et sculptée, a fait l'objet d'une malheureuse restauration il y a quelques décennies; il est important que la restauration définitive soit préalablement réfléchie avec attention et exécutée avec le plus grand soin en tenant compte de la spécificité du monument. La fête de Ste Catherine d'Alexandrie est célébrée chaque année le 25 novembre dans ce sanctuaire. La Passio (tardive) de cette patricienne relate qu'elle a été martyrisée à Alexandrie par Maxence (avant 312) ou Maximin (avant 313); sa légende est confuse, ce qui n'a pas empêché le culte de la Sainte de connaître un gros succès de popularité (12) au Bas Moyen Age, surtout.

Au terme de cette présentation, on peut faire quelques observations sur ces quinze édifices:

1°) on aura remarqué que le Haut Moyen Age avec l'art préroman est beaucoup plus représenté que le plein Moyen Age et l'art roman lui-même. Deux édifices remontent aux IV^es, V^es, VI^es., la piévane de la Chiappella à Rogliano, et N-D. des neiges, à Brando; quatre sanctuaires peuvent dater du IX^es. et trois de la fin du X^es.; le début et le milieu du XI^es. est représenté par 4 églises caractéristiques du style du premier art roman, et la fin du XII^es, par un seulement de style roman; un édifice est du XV^es.

2°) En outre, sur 15 édifices, 6 (ou 7) étaient une possession de l'abbaye de l'île de la Gorgone, qui était bénédictine depuis 1060 au moins, sinon plus anciennement en Corse.

De toute façon, l'influence monastique a été sensible au Cap Corse -surtout durant le Haut Moyen Age - et il faudra étudier plus avant les conséquences de cette circonstance sur l'architecture préromane.

3°) Enfin, comme la fin du X^es. et le milieu du XI^es. sont bien représentés, on peut supposer que les féodaux du Cap Corse, au moment du perchement ou incastellamento à cette époque, ont fortement soutenu l'effort architectural entrepris par les communautés de ce temps-là, soit une bonne quarantaine d'années avant la période de la supériorité pisane. Il se pourrait, à la suite de ce que vient de dire M. le Professeur. J. Cancellieri, qu'il s'agisse effectivement, à ces deux époques, de familles seigneuriales différentes.

Certes, ces indications devront être reprises, infirmées ou confirmées à l'occasion des travaux de mise en valeur qui pourraient se faire dans les années à venir, sur ces monuments là ou d'autres 13). De toute façon, l'étude de ce patrimoine religieux sera sûrement une source d'informations historiques importantes sur les sociétés cap-corsines à l'époque paléochrétienne, pendant le Haut Moyen Age et le Moyen Age.

Genevieve Moracchini-Mazel
Archeologue
Chercheur honoraire au CNRS

(1) Dimitrokallis, Les églises chrétiennes biconques, Athènes 1976.

(2) Scalfati S. P. P. Carte dell'archivio della Certosa di Calci, 2, Roma, 1971, pp. 52 et 131; cf. aussi Cahiers Corsica, 81 et 84-85.

(3) Moracchini-Mazel (G.) Les églises romanes de Corse, Paris, 1967, pp. 195, 242, 243, 426, 427; Moracchini Mazel (G.) L'église à double abside, à Rogliano (Haute Corse) in Actes du X^e Congrès international d'archéologie chrétienne (Thessalonique 1980), vol. II, Vatican, 1980, pp. 347 à 353.

(4) Dans l'hypothèse selon laquelle son autel aurait été dédié à S. Sisto, on peut se demander si ce n'est pas vers le IX^es. que l'on aurait effectué ici le transfert du vocable de la vieille chapelle S. Sisto (certainement fondée très anciennement entre V^e et VII^es. au milieu d'un site préhistorique) qui existait entre Ersa et Rogliano, et dont les ruines arasées paraissent avoir été remaniées postérieurement. La dédicace de l'autel pouvait être aussi faite à San Giovanni Battista, puisqu'avant le XIX^es., il semble que l'édifice comportait deux nefs parallèles, dont l'une était de plan sensiblement carré. Au XVI^es., devant la petite abside, des travaux de restauration avaient été effectués, puis un campanile avait été ajouté, dont seule la base subsiste.

(5) Avec mon mari, M. A.-H. Mazel et M. L. Saladini, nombreuses sont les personnalités, historiens, archéologues, chercheurs, que nous avons reçues à Rogliano et à S. Maria: le regretté Nino Lamboglia - Directeur de l'Institut d'études ligures, M. le Prof. P.-P.-S. Scalfati, qui a publié tous les documents médiévaux relatifs aux biens corses de l'abbaye de la Gorgone, M. L. Ginsburg, du Museum d'Histoire naturelle etc. Lors de notre visite des lieux en août 1951 sous la houlette de M. P. Blasini, de Louis Leschi et de Jean Pietri, j'avais jugé le site très prometteur pour les études paléochrétiennes et médiévales, et je les avais remerciés de me l'avoir fait connaître; par la suite, j'avais parcouru la côte avec R. Grosjean qui venait de découvrir la grotte de Macinaggio. Deux sorties de la FAGEC s'y sont déroulées en octobre 1971 et en Mai 1992.

(6) Notre Dame des Neiges de Brando, in BSSHNC, n° 496, 1935, pp. 149 à 177; la fête de la Dédicace de Ste Marie des Neiges est fixée au 5 août; la légende rapporte qu'au milieu du IV^es., on choisit pour élever la basilique libérienne, l'emplacement où la neige était tombée sur l'Esquilin, un 5 août. En 435, la basilique fut refaite et devint Ste Marie Majeure.

(7) Vie des Saints par les Bénédictins de Paris, Paris 1948, pp. 40-42; fête de St Erasme le 2 juin.

(8) Ce serait après 1914 que la fête de S. Agostino, le 28 août, n'a plus été célébrée à la chapelle; cf. Lebonvallet (C) Monographie de Morsiglia (Corse), Paris, 1958, p. 115.

(9) Vie des Saints, 1954 op. cit., novembre, p. 339; et nombreux travaux sur la Liguria monastica: J. Costa, Restagno, etc....

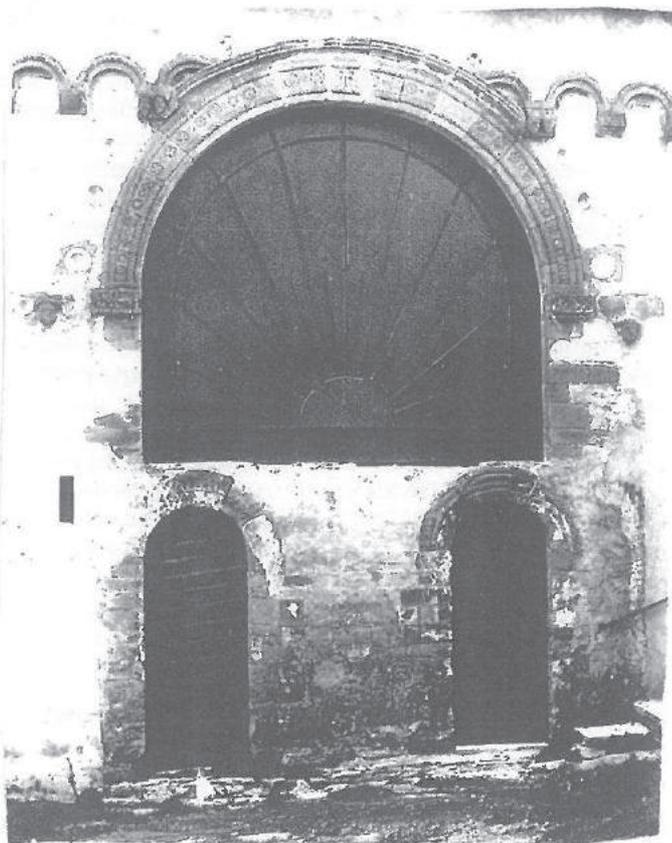
(10) C'est à l'initiative de la Municipalité, de M. Gregory, de M. D. Caratini, de Mme C. Morando et de la nouvelle Association de sauvegarde "la Kanelate" que ce projet a été préparé; cf. Caratini (D.) in A Cronica, n° 1, déc. 1990, p. 16 Canari, l'église piévane de Sta Maria Assunta, et Canari, Cahier Corsica 142-143.

(11) Berti (G.) et Tongiorgi (L.), Les céramiques décoratives sur les églises romanes de Corse, 1975, p. 20, Cahier Corsica 53-54.

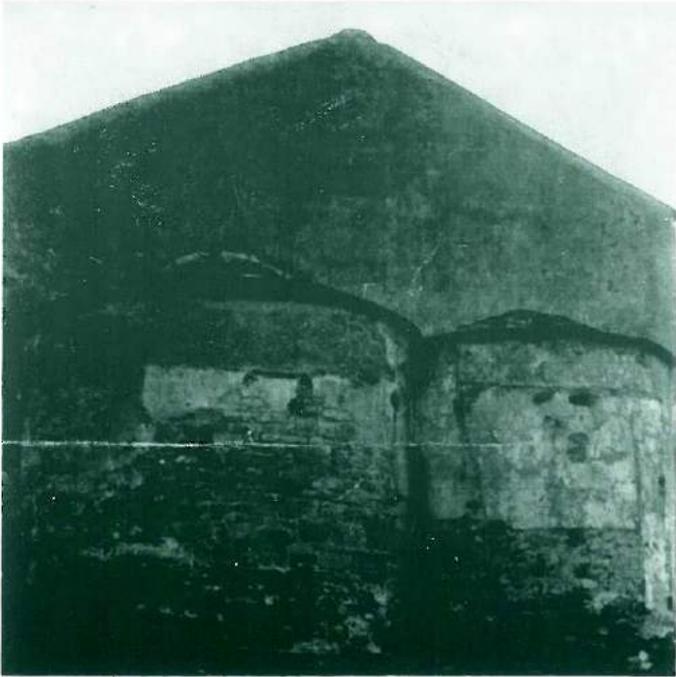
(12) Mme Py continue au Manoir l'oeuvre commencée par l'abbé M. Bertoni qui avait consacré au monument un document ronéotypé en 1960, Le manoir de Ste Catherine de Sisco (Corse)

(13) D'autres sanctuaires paléochrétiens seront certainement décelés et identifiés dans les nombreuses marines du Cap Corse: à Centuri, à Ersà, à Pino, à Barrettali, à Canari, à Pietracorbara, etc... Car les anciens ports ensablés et oubliés possédaient leurs petits sanctuaires chrétiens; de même une prospection systématique de la montagne révélera la présence de monachies très anciennes et de parties médiévales incluses dans des monuments remaniés ultérieurement, comme San Cervone, à Cagnano.

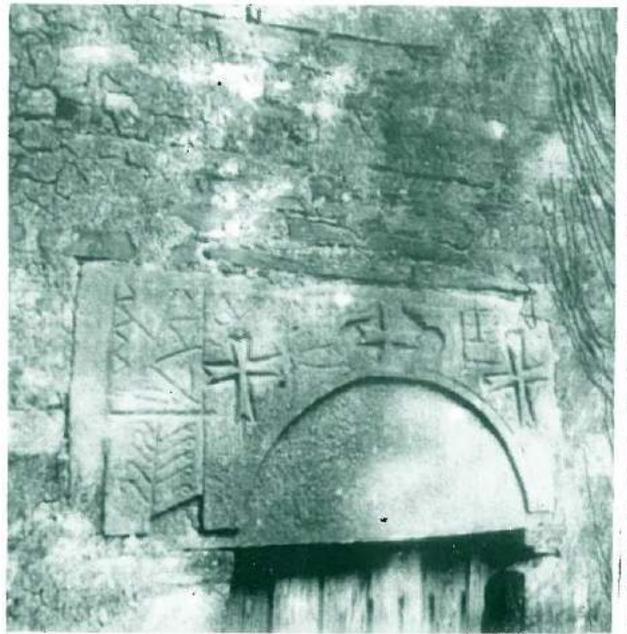
En effet, les informations nombreuses qui m'ont été données par tant d'amis cap-corsins - très informés des traditions orales locales et bon connaisseurs de leurs terroirs, qu'ils m'ont fait découvrir au cours de nombreuses promenades - m'ont convaincue de l'antiquité de la christianisation du Cap Corse et de la solide organisation de l'Eglise durant le Haut Moyen Age: on peut citer, par exemple, le site du Bas Empire de S. Lucia d'Ersà, ou celui de S. Pietro, à la marine, en compagnie d'A. Bonifacio, le site de Cannelle de Canari avec Mr. D. Caratini, celui du Haut Moyen Age à S. Cervone de Cagnano (l'évêque de Populonia San Cervone est mort vers 575) avec la famille Bertrand-Biaggi, le site de S. Sisto à Ersà, ou de S. Biaggio, à Rogliano, avec Mr. Saladini etc..., celui de S. Restituta de Tamarone, avec Mr P. Blasini, les informations de Mr. Jo Palmieri sur les sites de Centuri, ceux de Luri, avec J.P Sermonete, ceux de Sisco avec M. Bertoni, ceux de Pino et Barrettali avec Mrs A. Giudicelli et M. Mattei....



Santa Catarina (Sisco)



Santa Maria della Chiappella (Rogliano)



Notre Dame des Neiges (Brando)



Sant'Agostino (Morsiglia)



San Teramo (Rogliano)



San Martino de Pastina (Meria)



San Giorgio (Rogliano)



Sant'Agostino (Can)



Santa Maria Assunta (Canari)